

Sénevé

Journal des aumôneries



Les lieux de la foi

**Dédicace de la Basilique
Saint-Jean-du-Latran 2007**

Sénevé est le journal des aumôneries catholique et protestante
de l'École normale supérieure

« Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et a semé dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les graines, mais, quand il a poussé, c'est la plus grande de toutes les plantes potagères, qui devient même un arbre, au point que les oiseaux du ciel viennent s'abriter dans ses branches. » (Mt **13** 31–32)

Sénevé

Les lieux de la foi

Dédicace de la Basilique Saint-Jean-du-Latran 2007

Équipe de rédaction :
François de Villeneuve et Sylvain Perrot

Éditorial

Novembre : pour beaucoup, c'est un mois triste, pluvieux, froid... Pour les Chrétiens, c'est un mois de joie. La fête commence dès le premier jour, avec la célébration de tous les Saints. Le lendemain, c'est la commémoration de tous les fidèles défunts : tristesse d'avoir perdu des êtres chers, mais aussi espérance renouvelée en la résurrection. Et après beaucoup de grands saints (Sts Charles Boromée, Léon le Grand, Martin — patron secondaire de la France —, Albert le Grand, Cécile, Clément I^{er}, Colomban, Catherine d'Alexandrie et enfin le saint apôtre André) et la Présentation de Marie au Temple, nous fêtons Christ roi le dernier dimanche du temps ordinaire. Et le mois de novembre s'achève souvent sur le début de l'Avent, où nous nous préparons à la naissance de notre Sauveur.

Novembre donc, c'est l'Église en fête, mais c'est aussi l'église en fête. Le 25 octobre déjà, c'était la solennité de la dédicace des églises consacrées dont on ne connaît pas la date de consécration. Avec le mois de novembre, nous célébrons la dédicace de trois des quatre Basiliques Majeures : St-Jean-du-Latran le 9, St-Pierre-de-Rome et St-Paul-hors-les-Murs le 18 (celle de Sainte-Marie-Majeure ayant lieu le 5 août). Quoi de plus normal alors de réfléchir à la thématique des « lieux de la foi » dans ce Sénevé ?

Une chose est sûre : la foi rassemble les hommes, à travers le temps comme l'espace. Ce Sénevé est donc un numéro dépayasant, fruit des expériences variées de chacun des rédacteurs. Les lieux de la foi, avant d'être des lieux touristiques, sont des lieux où se réunissent les fidèles, où ils font l'expérience physique de la communion. Le Christ s'est incarné dans un lieu précis et c'est là toute la spécificité du christianisme : le Verbe fait chair au milieu de nous nous invite, par Sa présence, à former un seul et même corps en sanctifiant ces lieux par la proclamation de notre foi. C'est dès lors à tous les Chrétiens que s'adresse la parole de Dieu révélée à Saint François d'Assise dans la petite église en ruines de Saint-Damien : construire l'église, c'est bien construire l'Église.

François de Villeneuve, Sylvain Perrot

Sommaire

Éditorial	2
Thème : Les lieux de la foi	5
Origines	6
Premiers lieux de prière chrétiens <i>Sylvain Perrot</i>	6
Les reliques comme lieu de vénération <i>Henri de Parseval et Warren Pezé</i>	13
Pérégrinations en France	21
Deux grandes étapes compostellanes <i>Alexandra Fricker et Élodie Romieux</i>	21
Vézelay, basilique de la miséricorde <i>Élodie Romieux</i>	22
Conques : haut lieu de Foy <i>Alexandra Fricker</i>	27
La sainte usine <i>Louis Manaranche</i>	33
Voyages en Europe	36
Rome, Ville Éternelle. <i>Matthieu Courseau</i>	36
La foi lumineuse du roman-gothique pisan <i>Servane Michel</i>	41
Voyage en terre augustinienne : l'abbaye de Klosterneuburg <i>Sylvain Perrot</i>	44
Talassades	51
Jean-Marie Aaron Lustiger (1926-2007) <i>Raphaël Spina</i>	52
À la découverte des églises viennoises (5) : <i>Maria am Gestade</i> <i>Sylvain Perrot</i>	61

« N'ayez pas peur... ! » <i>Raphaël Spina</i>	64
Vie de l'aumônerie	68
Le monothéisme dans la Bible : une conférence du Père Armogathe <i>Sylvain Perrot</i>	69

Les lieux de la foi

Des catacombes aux églises paléo-chrétiennes : où priaient les premiers Chrétiens ?

Sylvain Perrot

LES « LIEUX DE CULTE », appellation aujourd'hui de l'ordre du politiquement correct, sont les fondements d'une civilisation au même titre que les bâtiments administratifs ou culturels. Ils sont d'ailleurs plus que ça : si comme les autres édifices ils sont destinés à rassembler une communauté dans un usage précis — et en cela ils révèlent une organisation de type horizontal —, ils sont aussi le moyen de matérialiser une relation verticale, avec la ou les divinités, selon les civilisations. La parenté entre sites politiques et sites religieux est telle que nous devons notre mot « église » à un terme grec qui appartient d'abord au lexique politique. L'ἐκκλησία, *ekklesia*, d'où sera tiré par pure transcription le latin *ecclesia*, c'est dans la cité grecque, en particulier l'Athènes classique, l'assemblée des citoyens, à qui il appartient de voter les lois. Étymologiquement, on peut remonter davantage et on découvre que l'*ekklesia*, c'est un appel, une *convocation*. Le terme grec n'est guère utilisé dans d'autres contextes, et force est de constater qu'en latin *ecclesia* est un terme auquel ont recours surtout les auteurs chrétiens, ce qui nous place déjà aux IV^e-V^e siècles, avec un St Ambroise ou un St Augustin, pour caractériser aussi bien la communauté des Chrétiens que le bâtiment fréquenté par les fidèles. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et si l'on peut parler d'« église » au V^e siècle, c'est qu'une nouvelle réalité est née avec l'adoption du christianisme comme religion officielle de l'Empire romain¹. Où ont prié les Chrétiens pendant les quatre siècles précédents ? C'est ce que je me propose de parcourir dans cet article...

Réemployer des structures existantes : le temps des synagogues

Commençons, comme il se doit, par le Christ. Jésus est Juif, il prie donc dans les lieux du culte juif, au Temple bien sûr mais aussi dans les synagogues des villes qu'il traverse. Quelques épisodes sont relatés dans les Évangiles qui ont pour cadre la synagogue.

Nous avons des traces archéologiques de ces synagogues, essentiellement au Proche-Orient pour l'époque antique. Le pèlerinage en Terre Sainte, dans sa version armogathienne, nous donne l'occasion d'en voir quelques-unes : Corozaim, Capharnaüm, Sephoris, etc...

En Occident, les vestiges de synagogue antique sont beaucoup moins nombreux et datent pour la plupart de l'époque médiévale. C'est assez logique dans des lieux où la communauté juive antique est très restreinte, souvent concentrée dans les zones commerciales (Ostie, Pouzzoles) ; elle connaît un regain au Moyen-Âge qui voit la construction de synagogues dans une Europe qui fait le pari de l'urbanisation de provinces jusque là plutôt rurales. Pour prendre un exemple qui m'est cher, la première synagogue connue de Vienne est construite au XII^e siècle, quand la diaspora juive médiévale s'oriente vers l'Europe centrale, et ce jusqu'à une autre ville qui m'est chère, Strasbourg.

¹En 337, l'Empereur Constantin, fils de la future Sainte Hélène, reçoit le baptême sur son lit de mort et lègue à ses enfants un Empire désormais chrétien.



La synagogue de Capharnaüm

Mais comme dit Euripide, revenons à nos moutons, ou plutôt à nos brebis chrétiennes. Il faut rappeler ici les débuts du christianisme : les disciples du Christ se répartissent en deux groupes. D'un côté, les Juifs hellénisés qui quittent le bélier pour le poisson : l'exemple de Paul est bien connu ; le phénomène se produit à maintes reprises dans les Évangiles de la conversion des Juifs pour suivre le Christ, il est vrai pas nécessairement hellénisés. De l'autre côté, nous trouvons les « gentils », les païens, que les apôtres partent évangéliser, qui en Italie, qui en Grèce, qui en Espagne, qui en Afrique... Il était inévitable que Juifs, hellénisés ou non, et païens convertis ne vissent pas les choses de la même manière. Pour les uns, on poursuit la religion de ses pères avec quelques inflexions ; pour les autres, c'est tout nouveau. Les débats sont nombreux et l'histoire donnera plutôt raison aux seconds, les premiers hésitant profondément entre l'ancienne et la nouvelle alliance². Quelle conséquence pour les lieux de prière ? Les Juifs gardent un pied dans leur synagogue ; comme Jésus et ses disciples, ils continuent d'y prier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais on voit mal les païens honorer la Sainte Trinité dans les temples de la triade capitoline...

Faire avec les moyens du bord : le temps des catacombes

Il est de ces idées reçues qui persistent : ainsi a-t-on longtemps pensé que les Chrétiens s'installaient dans les catacombes pour échapper aux persécutions romaines. Ces dernières sont bien connues, notamment celles menées par les Empereurs Néron, Domitien, Commode ou Dèce. Ce n'est toutefois pas le quotidien des Chrétiens pendant trois siècles : les persécutions restées célèbres sont avant tout des répressions à grande échelle. Les martyr(e)s que nous connaissons des premiers temps de l'Église l'ont été parce qu'ils ont ouvertement refusé de pratiquer le culte de l'Empereur ; ceux qui en revanche s'y résignaient n'étaient généralement pas inquiétés. Aussi ne faut-il pas penser que prier dans les catacombes s'explique nécessairement par la crainte du châtement, mais plutôt parce que les Chrétiens ne disposaient pas d'un lieu de culte à eux. Je disais que les Chrétiens n'avaient pas à craindre constamment le pouvoir impérial, de même que les Juifs³, qui ont et gardent leurs synagogues ; en revanche, le pouvoir romain ne pouvait tolérer la création de nouveaux édifices religieux qui concurrençaient les temples païens. Le christianisme est donc toléré, mais les

²Je ne reviens pas sur ces points, qui mériteraient beaucoup plus d'attention...

³Sauf bien sûr quand ils se révoltent : c'est la grande révolte juive des années 68-70 qui poussera l'Empereur Titus à détruire le Temple.

autorités romaines n'avaient rien à gagner à le favoriser.

Restent les solutions de fortune. Il faut tout d'abord admettre l'existence probable d'un culte domestique, c'est-à-dire pratiqué dans les maisons. Le Christ nous a encouragés à prier dans le secret, mais il nous a aussi demandé de célébrer son dernier repas, ce qui se fait en communauté, qui excède souvent le cercle familial, d'autant que l'on a besoin d'un prêtre.

Les textes font mention de lieux de réunion (Tertullien et d'autres) : les catacombes, fait confirmé par l'archéologie. Ce mot est un monstre étymologique, si l'on ose l'expression. C'est un mot latin qui a été purement et simplement créé à partir d'une locution grecque, *κατὰ τύμβας*, *kata tumbas*, « auprès des tombes ». En effet, les catacombes sont avant tout des cryptes funéraires. C'est pour cette raison qu'elles se trouvent en-dehors des limites de la ville : c'est le propre des cités gréco-romaines d'enterrer leurs morts le long des routes, en-dehors des murailles. C'est le cas de St Pierre qui a été enterré dans un cimetière en-dehors de l'*Urbs*⁴. Mais à la fin du II^e siècle, la place vient à manquer et l'on commence à creuser sous terre pour gagner en place, car l'hypogée⁵ est la solution la plus économique. Les fouilles de la cité d'Alexandrie ont révélé des catacombes qui faisaient l'équivalent d'un immeuble à plusieurs étages ! Or les Chrétiens comme les autres vont y enterrer leurs morts. C'est donc un lieu qui rassemble la communauté chrétienne, où l'on a l'habitude de célébrer des rites religieux. Par ailleurs, l'endroit fait naturellement peur : les païens craignent les fantômes de leurs ancêtres, les terribles Lémures, et n'oseraient s'aventurer dans de tels endroits, surtout la nuit. Inversement, le Chrétien n'a pas peur de ses morts, il souhaite au contraire être en communion avec eux par le Christ⁶. Des chapelles voient donc le jour⁷ pour honorer les morts, prier pour eux, mais aussi pour y célébrer la messe.



Vue des catacombes de Priscille

Mais pourquoi ne parle-t-on pas de « *catatombes » ? Les Romains, qui parfois n'entendent rien au grec, ont cru reconnaître dans l'expression grecque le verbe *cumbere* qui signifie « être couché, allongé », ce qui correspond assez bien au lieu. Ainsi sont nées les « catacombes » !

Lorsqu'on les étudie en profondeur, il apparaît clairement que les catacombes sont beaucoup plus pour les Chrétiens qu'un lieu de rencontre pour personnes qui veulent se cacher.

⁴Le pèlerinage de Rome dans sa version armogathienne prévoit une petite visite des fouilles engagées par Pie XII sous la basilique Saint-Pierre.

⁵« Tombe souterraine ».

⁶Comme le rappelait le Père Pascal Nègre, lors de la messe, nous convoquons nos morts.

⁷Façon de parler...

Les cavités, naturelles ou artificielles, sont aménagées comme de véritables œuvres architecturales, et un grand soin est apporté aux décorations, ce qui n'est pas la préoccupation première quand on redoute les autorités romaines⁸. De plus, une fois l'Empire devenu chrétien en 337, les catacombes ne sont pas abandonnées, mais continuent d'être fréquentées. À Rome, il semble que les catacombes aient été abandonnées au cours du Moyen-Âge, lorsque l'on a construit des églises pour abriter les reliques des Saints martyrs.

La visite des catacombes romaines⁹ fait découvrir un patrimoine pictural très impressionnant et d'une richesse insoupçonnée. Malgré l'humidité qui abîme beaucoup les peintures, il reste quelques chefs d'œuvre du genre. Les thèmes sont nombreux et variés. Il serait trop long d'en faire ici le catalogue¹⁰. Prenons l'exemple des catacombes de Priscille que nous avons pu voir en 2006 sous la conduite du Père Armogathe : une représentation des trois enfants du livre de Daniel¹¹, de même que la figuration de l'histoire de Suzanne et des vieillards rapportée au même livre ; une très belle vierge à l'enfant accompagnée d'un prophète ; un berger et ses moutons...



Catacombes de Priscille : les trois enfants dans la fournaise et la Madone

Petite remarque pour finir : les catacombes de Paris. Même s'il y a eu une ville romaine importante, ces catacombes n'ont rien à voir avec des catacombes chrétiennes. Elles sont en fait très récentes, datant d'une époque où il a fallu « déménager » un certain nombre de cimetières parisiens, en particulier le grand cimetière des Innocents, pour que la ville puisse s'étendre. On a rassemblé tous les ossements et on a creusé des galeries pour les y empiler, sans grand souci de provenance. C'est ainsi qu'on ne saura sans doute jamais où se trouvent exactement les ossements de Rabelais ou ceux de Racine...

⁸Mais il est certain que les catacombes ont servi de refuge pendant la grande persécution de Dèce qui ouvre le III^e siècle.

⁹Les plus célèbres catacombes se trouvent le long de la Voie Appia, en particulier celles de Saint-Sébastien et de Callixte (avec la fameuse « crypte des papes ») ; moins touristiques mais tout aussi belles sont les catacombes de Priscille.

¹⁰On se reportera avec profit au livre de Vincenzo Fiocchi Nicolai, *Le catacombe chrétiennes di Roma*, Regensburg, 2000 ; le livre est à la bibliothèque d'Ulm, ainsi que l'édition française.

¹¹Il est partiellement chanté à toutes les laudes dominicales, une partie les dimanches I et III, l'autre les dimanches II et IV.

Une nouveauté architecturale : le temps des églises paléo-chrétiennes

Commençons par un petit point de vocabulaire : s'il est vrai que le terme *ecclesia* apparaît sous la plume de St Augustin pour désigner le lieu de prière des Chrétiens, les archéologues ont l'habitude d'employer la notion de « basilique » plutôt que celle d'« église ». La raison tient à ce que j'expliquais en introduction : les Chrétiens, au moment de choisir la forme que devait prendre leur lieu de culte, ont choisi de reprendre le plan d'un bâtiment civil et non religieux. Voulaient-ils définitivement rompre avec l'héritage païen¹² ? Ou bien le plan d'un bâtiment civil leur paraissait-il plus approprié ? La question n'est pas réglée, et peut-être y a-t-il finalement un peu des deux...

Quoi qu'il en soit, les Chrétiens reprennent le plan d'un bâtiment qui portait le nom de *basilica*. Du grec βασιλικός *basilikos*, c'est-à-dire « royal », le bâtiment remonte à un plan de type grec, la *στόα*, *stoa*, qu'on traduit généralement par « portique ». C'était là qu'officialait, du moins à Athènes, l'archonte-roi, d'où le nom de *στόα βασιλική*, « portique royal ». Les Romains supprimeront le substantif pour ne garder que l'adjectif. Apparue au II^e siècle avant JC à Rome, la basilique sert avant tout à des activités judiciaires, et c'est particulièrement vrai sous la République (509-31). Deux exemples sont bien connus des archéologues : les deux basiliques qui se trouvent sur le forum romain, la basilique émilienne et la basilique julienne (du nom de la famille de Jules César). Elles se présentent comme un édifice de plan rectangulaire, dont la toiture est soutenue par une véritable forêt de colonnes, avec en façade principale un portique. Au temps de l'Empire, les basiliques se dotent d'une abside sur l'un de leur petit côté pour accueillir une effigie de l'Empereur, car c'est en son nom que la justice est rendue.



Des talas dans la basilique paléo-chrétienne de Tel Avdat

C'est ce plan, une fois le portique et quelques colonnes retirées, qui sert de base aux architectes chrétiens. Le plan de fait se retrouve inversé : la façade n'est plus le long côté qui se caractérise par un portique, mais le petit côté opposé au côté avec abside. À la manière des temples grecs et romains, les basiliques sont généralement orientées vers l'Est, de sorte que le soleil levant en éclaire l'intérieur¹³.

¹²Les temples romains étaient la reprise avec quelques changements des plans grecs : une telle architecture religieuse était de la sorte un symbole de la culture religieuse gréco-romaine.

¹³Une grande différence toutefois est à noter : si les basiliques chrétiennes sont ouvertes aux fidèles, les temples gréco-romains ne sont accessibles qu'au clergé chargé de les administrer.

Le plan évolue pour donner celui que l'on connaît bien : le petit côté de façade est prolongé d'une petite pièce, moins profonde que large, le « narthex »¹⁴. Le nombre de colonnes des basiliques romaines est diminué, comme je l'ai dit, mais les rangées qui subsistent permettent de structurer l'espace en trois « nefs », la nef centrale étant la plus large. Quant au côté opposé au narthex, prolongé par une abside comme on l'a dit, un espace carré entre les deux rangées de colonnes est aménagé : c'est le chœur. Sur la ligne qui sépare le chœur de l'abside se trouve l'autel. Dans certaines basiliques, l'abside centrale est entourée de deux absidioles, qui sont autant de prolongement des nefs latérales.

Tel est le plan général des premières basiliques chrétiennes, dites de ce fait paléo-chrétiennes. Le plan est encore développé dans les siècles suivants. Les basiliques ouvraient sur un espace découvert, qu'on a parfois aménagé en « atrium », sorte de cour intérieure couverte. Sur les côtés de cette cour carrée, lorsqu'on disposait de place pour le faire, on a fait quelques petites pièces, dont une servait souvent à accueillir un baptistère. L'aménagement d'un tel espace n'implique pas que la basilique gagne en prestige ou en importance.

On dispose en effet d'un exemple tout à fait particulier dans le sud de l'île de Thasos (secteur d'Aliki), non loin du grand sanctuaire thasien d'Apollon¹⁵. Deux basiliques, illustrant les deux plans que j'ai esquissés, ont été construites très partiellement mur contre mur, selon deux axes d'orientation différents : la basilique sud et la basilique nord. La basilique sud est la plus ancienne (datée du V^e siècle) ; elle suit le plan simple sans *atrium* ; la seconde, plus récente d'un siècle environ, bâtie sur une chapelle édifée en même temps que la basilique sud, présente cet *atrium* avec pièces pour le baptistère. Or la première était de loin la plus prestigieuse, comme le prouve la présence d'un ambon monumental dans la nef, la chaire étant entourée de deux escaliers richement décorés, ce que l'on ne trouve pas dans la basilique nord.



Les deux basiliques d'Aliki à Thasos

Vous aurez sans doute remarqué qu'il n'y a pas de transept, dont la présence se généralise en fait plus tard. Ainsi réserve-t-on le terme de *basilique* aux églises sans transept, car elles suivent plutôt un plan rectangulaire qu'un plan en croix latine (ou grecque).

L'architecture des basiliques permet aussi d'en apprendre plus sur l'utilisation de l'espace dans le rite. Tout en restant dans les îles grecques, je propose de se rendre à Délos, au cœur des Cyclades, un des plus grands sanctuaires d'Apollon¹⁶. Un seul édifice chrétien y est

¹⁴Ce vocabulaire est encore bien connu.

¹⁵Cf. Y. GRANDJEAN et F. SALVIAT, *Guide de Thasos*, École française d'Athènes, 2000, p. 165-166

¹⁶La mythologie veut que les jumeaux Artémis et Apollon soient nés à Délos.

conservé : la basilique de Saint-Cyrique, datée du V^e siècle¹⁷.

Le plan est assez simple : c'est une basilique à trois nefs et narthex, avec une large abside¹⁸. Mais ce qui m'intéresse tout particulièrement ici, c'est l'emplacement des portes, qui apparaissent clairement à la fouille¹⁹. Il est vrai que toutes les fondations de la basilique n'ont pas été retrouvées, mais la comparaison avec d'autres basiliques permet un jugement assuré sur l'emplacement de toutes les portes.

L'entrée du narthex est ici supposée sur le côté Nord : si l'entrée du narthex était en façade, le seuil du narthex et celui de la nef seraient alignés, ce qui n'est visiblement pas le cas ici. Chacune des trois nefs communique avec le narthex par une porte, mais la porte de la nef centrale est bien plus importante. Les nefs latérales communiquent quant à elles avec la nef centrale par des petites portes de chaque côté, ainsi qu'avec le chœur. Comment interpréter tout cela ?

Il semble que la division de l'espace soit d'une certaine manière héritée de celle des synagogues : la séparation entre hommes et femmes. Dans la basilique de Délos, les femmes se trouvaient dans les deux nefs latérales, tandis que les hommes occupaient la nef centrale. Les toute petites ouvertures entre les nefs permettaient sans doute de réguler la circulation ; dans le cas de Thasos, la division entre hommes et femmes était accentuée par la hauteur, car on a relevé dans la basilique du sud les traces d'une construction en balcon, qu'on trouve régulièrement dans les basiliques paléochrétiennes. Quant aux deux petites ouvertures situées entre les nefs latérales et le chœur, on suppose qu'elles étaient réservées au passage des prêtres, sans doute pour donner la communion aux femmes sans qu'elles pénètrent dans la nef centrale.

Finissons en mentionnant la découverte de banquettes au niveau de l'abside : là devait se tenir le clergé pendant les offices.

Conclusion

Le plan basilical sera finalement transformé dans les siècles qui suivent, les Chrétiens faisant le choix d'inscrire dans leur lieu de culte le symbole même de leur religion, la croix. Cette étape consomme la rupture entre le rôle fonctionnel de la basilique romaine (au sens antique du terme) et celui de la basilique chrétienne. La première étape avait bien sûr été la consécration de l'édifice, sa « sacralisation » ; la seconde étape consiste à retrouver dans le plan même la croix du Christ. C'est un fait commun au monde occidental comme au monde oriental, même si la forme de la croix change selon la région. C'est assurément une décision essentielle dans l'histoire de l'architecture religieuse. La basilique en effet n'est pas seulement un lieu de culte : Dieu fait homme y habite.

S.P.

¹⁷Cf. Ph. BRUNEAU et J. DUCAT, *Guide de Délos*, École française d'Athènes, 1983.

¹⁸Comme la basilique du sud à Thasos.

¹⁹On ne retrouve évidemment pas de portes conservées, puisqu'elles étaient en bois. En revanche, le seuil est souvent visible : si les fondations de murs comportent plusieurs assises, le seuil se caractérise par la présence d'un seul bloc. En outre, en fouillant, on tombera sur les pierres supérieures du mur à un instant t, et c'est bien plus tard que l'on découvrira le bloc de seuil.

Les reliques comme lieu de vénération

Henri de Parseval et Warren Pezé

QUELLE EST LA PLACE, dans la civilisation contemporaine, qu'occupe le culte des reliques ? Même pour les membres de l'aumônerie d'une célèbre grande école du 5^e arrondissement, les reliques n'occupent plus depuis longtemps la place centrale qu'elles ont pu occuper dans la foi des générations passées. On peut dire que parler de culte des reliques aujourd'hui choque certains, en fait sourire d'autres, paraît presque toujours anachronique. En effet, depuis la Réforme, le culte des reliques est un objet de critique permanent de la part des détracteurs de la foi catholique ; cette dernière, avec sagesse, a donc donné à ce culte la place périphérique qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Périphérique ou non, le culte des reliques demeure, discrètement mais sûrement, un aspect légitime de la religiosité catholique : suffisamment pour que le concile de Vatican II se contente de citer les canons du concile de Trente (répondant à la Réforme) sans en changer la teneur. Et suffisamment pour que le culte des reliques de la Passion offre le prétexte de la récente visite du patriarche de Moscou Alexis II à Notre-Dame de Paris. Vos serviteurs, qui se trouvaient sur place, ont pu apprécier, au delà de leur aspect spectaculaire, au delà de la beauté du culte lui-même, la consistance matérielle que ces reliques, les plus précieuses de la Chrétienté, donnent à une histoire qui ne nous est parvenue qu'à l'état de récit. Ces précieux restes témoignent de l'inscription de Dieu lui-même dans l'histoire des hommes ; elles sont un gage de la véracité de cette histoire. De ce fait, elles sont, littéralement, un support à notre réflexion, une matière concrète sur laquelle appuyer notre foi. Voilà leur permanence pleinement justifiée à nos yeux.

Il n'en demeure pas moins, qu'au fil du temps, et dans nos esprits, le culte des reliques reste associé à une série d'excès, coupables de superstition, qui forment l'essentiel de la critique que l'on a pu formuler à son sujet. Notre dessein ici et maintenant est d'en établir la généalogie, afin de dégager ce culte pleinement légitime des excès auxquels il a donné lieu pour des raisons contingentes.

Notre explication se bornera donc à expliquer et à légitimer l'apparition du culte des reliques dans l'empire romain, puis à éclaircir son utilisation pour le moins ambiguë lors du haut Moyen-Âge. Nous nous excusons par avance de ne pas outrepasser les bornes du Moyen-Âge central, et de ne pas aborder des questions parallèles, comme celle des fausses reliques.

Les origines du culte des reliques

L'émergence du culte des saints (Ier-IV^eme siècle)

L'apparition du culte des saints aux premiers siècles du Christianisme fut progressive et prit racine dans les rites funéraires autour des martyrs¹. Ceux-ci, plus que les autres défunts, témoignent du sacrifice du Christ par le don de leur propre vie. C'est donc pour chaque

¹Lucius, Ernest, *Les origines du culte des saints dans l'Église chrétienne*, Paris, Librairie Fischbacher, 1968
T H h 37

communauté un devoir de mémoire que de se retrouver tous les ans sur leur tombe, le jour anniversaire de leur mort (*dies natalis*). Les fidèles réalisant ce culte se nourrissent du modèle de vie donné par le martyr, qui les précède dans le Royaume. Plus tardivement, alors que les persécutions et par conséquent les occasions de martyre se faisaient plus rare, les Églises épiscopales se mirent à entretenir la mémoire des évêques qui les avaient gouvernées. Enfin, ce fut le cas de chrétiens exemplaires n'appartenant à aucune des deux catégories précédentes (martyrs et évêques). On se mit alors à parler plus généralement de « Saints ».

Ce devoir de mémoire, à l'origine local, devint universel à partir du IV^e siècle, quand les églises décidèrent d'honorer le souvenir de martyrs d'autres communautés. C'est en Orient qu'eurent lieu les premières translations et fractionnements de corps de martyrs, convergeant généralement vers les grandes villes où ils étaient accueillis en grande pompe, comme c'est le cas des reliques de Saint Timothée, Saint Luc et Saint André que l'empereur Constantin transféra à Constantinople en 356-357. De là datent certaines confusions de calendrier : la date de fête d'un saint n'est plus celle de sa mort mais celle de sa *translatio*. En Occident, qui connut par la suite les plus grands excès de culte des reliques, cette évolution fut paradoxalement beaucoup plus lente. À Rome, sous le règne de Grégoire le Grand (590-604), on se refusait encore à ouvrir les tombes des martyrs, en n'offrant que des reliques figuratives.



Reliques de Sainte Catherine d'Alexandrie

Il semble que les reliques aient occupé très tôt une place importante dans le culte des martyrs, quoique l'ampleur et la forme de leur vénération aient évolué. La plus ancienne trace du culte des martyrs (et donc de celui des reliques) est donnée par Saint Polycarpe, évêque de Smyrne mort en 155(156). Ainsi en parle Eusèbe de Césarée : « Nous avons enlevé ses ossements plus chers que les pierres précieuses, plus estimables que l'or, nous les avons placés dans un lieu convenable. Que le Seigneur nous donne de nous retrouver là, quand nous le pourrons, pour célébrer le jour anniversaire de son martyre. » (*Histoire Ecclésiastique*, IV, 15, éd. et traduit par G.Bardy, Sources chrétiennes, n° 55, Paris, 1952-1958, p.181)

On voit donc que la vénération des reliques est apparue assez naturellement dans les premières communautés chrétiennes. C'est qu'un tel culte pouvait se fonder sur des pratiques déjà répandues dans l'antiquité païenne et juive.

Les origines antiques du culte des reliques

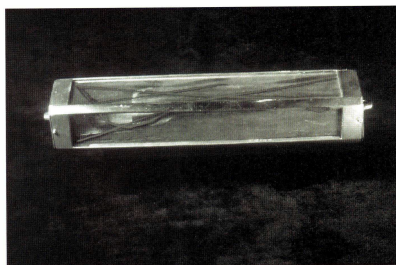
La religion hébraïque montrait un respect particulier pour les corps des prophètes et des patriarches. Le corps embaumé de Joseph fut rapatrié depuis l'Égypte, et l'Évangile fait allu-

sion aux monuments somptueux au dessus des tombeaux des prophètes (Mt 23,29). En outre on trouvait au Temple quelques reliques figuratives telles que la manne et la verge d'Aaron, « gage contre les enfants de la rébellion » (Ex 16,33-34, Nb 17,25, Hb 9,4). L'exemple du serpent de bronze, retiré sous le règne de Josias, montre qu'il existait déjà des risques d'idolâtrie de ces objets. On ne peut pourtant faire l'analogie avec le culte des reliques dans le monde chrétien, à cause de l'absence de cérémonies officielles autour de celles-ci. Le culte autour des morts reste privé. Les exemples ne manquent pas dans l'antiquité païenne où le culte des héros chez les Grecs, ou des fondateurs de l'empire chez les Romains, fut d'une ampleur non négligeable. Les reliques étaient tout aussi bien des fragments du corps de ces hommes ou demi-dieux que des objets associés à leurs actions. Ainsi trouve-t-on la tête d'Orphée à Lesbos et à Smyrne, les ossements de Thésée à Athènes, une omoplate de Pélops au temple de Zeus à Elis, l'épée de Memnon, les Armures des trois Curiaces² ! On attribue à ces reliques des pouvoirs magiques, allant de la thaumaturgie à la lutte contre la famine et les épidémies. Il faut ajouter que pour les civilisations barbares c'est le corps d'un héros qui est le lieu de sa force surnaturelle ; il ne tire pas sa vertu (sa sainteté) de la grâce d'un Dieu transcendant.

Il serait hâtif de considérer le culte chrétien des reliques comme une rémanence de traditions païennes. Si les excès que connut l'histoire s'en rapprochèrent, il existe de réels fondements théologiques à la vénération des reliques.

Les justifications théologiques

L'Église distingue deux types de culte. Le culte de *lâtrie*, synonyme d'adoration, s'adresse à Dieu seul, à chacune des personnes de la Trinité prise séparément et en particulier au Verbe fait chair, et donc à l'Hostie. Par extension, il peut s'appliquer aux reliques de la Passion, marquées par le sacrifice du Christ. Le culte de *dulie* (de *doulos*, le serviteur), « comporte des hommages d'honneur et de confiance, qu'aucun chrétien, si peu éclairé qu'il soit, ne confondra jamais avec ceux qu'il rend à Dieu. »³. Il est synonyme de vénération, appelant à l'intercession auprès de Dieu par ceux qui le suivirent par leur vie donnée. Les reliques sont alors un gage de la communion des saints.



Reliquaire de la Vraie Croix de 1808.
(Photo de la Documentation du Département des Objets d'Art du Musée du Louvre)

²Hermann-Mascard, Nicole, *Les reliques des saints, formation coutumière d'un droit*, Klincksieck 1975 T H h 37 D 8

³Encyclopédie du Catholicisme

Même s'il fallut attendre le concile de Trente pour véritablement clarifier le culte des reliques, les dangers de l'idolâtrie en fit très tôt un sujet de débat. On doit à St Augustin d'intéressantes justifications et distinctions faisant intervenir la distinction donnée précédemment : « Le peuple chrétien entoure les *memoriae* des martyrs d'une solennité religieuse, pour s'exciter à l'imitation (de leur courage), pour s'associer à leurs mérites et être aidé à leurs prières ; il ne sacrifie pas pour cela à aucun des martyrs, quoiqu'il érige des autels dans les églises des martyrs. Il n'est jamais arrivé à un évêque, étant à l'autel, dans les lieux saints où reposent les reliques des martyrs, de dire : Pierre ou Paul ou Cyprien, nous vous offrons ce sacrifice, mais c'est au Dieu qui couronne les martyrs que le sacrifice est offert... pour ce qui est du culte que les Grecs appellent *latreia* et que les latins ne peuvent exprimer en un seul mot, comme il exprime proprement le service qui n'est dû qu'à la divinité, nous ne le rendons et nous enseignons qu'on ne doit le rendre qu'à Dieu » (*Contra Faustum*, XX, 21, P.L., t. XLII, col. 384).

La question de la valeur intrinsèque des reliques, outre celle de rappel, n'est pas claire. Le dogme de la résurrection de la chair semble justifier les miracles autour des corps des martyrs, comme l'écrit Grégoire le Grand (*Dialogues*, II, 38, P.L., t. LXVI, col 204) : « Le ou les martyrs sont couchés dans leurs corps, il n'est pas douteux qu'ils puissent faire éclater de nombreux miracles, et ils le font ». Ce à quoi il ne manqua pas d'ajouter : « il convient de rechercher ces prodiges d'une âme pure ».

On est donc loin des reliques de héros et de demi-dieux, emplies de la « force » de ceux-ci. Celles-ci n'apportent rien de plus qu'elles-mêmes. Les reliques des saints, en revanche, aident le fidèle au cœur pur à se rapprocher de Dieu. Bien qu'apparu spontanément plus qu'institué par l'Église, le culte des reliques est véritablement chrétien : mais par sa proximité avec le culte païen des reliques, il rend possible une confusion entre « latrie » et « dulia » des reliques chez les fidèles. La confusion est rendue inévitable par une conjonction d'événements dans l'empire d'Occident ; la généralisation du culte des reliques au V^e siècle, les débuts de la christianisation des campagnes, et les invasions barbares.

Le temps des excès : le premier Moyen-Âge (V^e-XI^e siècles)

Les cultes de reliques jusqu'au IX^e siècle

L'inhumation « près des saints »

Au tournant du IV^e siècle, l'inhumation supplanta définitivement l'incinération comme pratique funéraire majoritaire. À cette occasion se propagea une curieuse coutume, chez beaucoup de chrétiens ; celle de se faire enterrer près du tombeau d'un saint. Dans l'Antiquité, les morts étaient certes vénérés, mais mis à distance : à Rome, il était interdit d'enterrer quiconque dans les murs de la ville. Cette pratique, illégale dans l'empire, de s'agglomérer autour d'une tombe, a donc de quoi surprendre. Philippe Ariès, dans ses *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, cite Maxime de Turin, vivant au V^e siècle, afin d'expliquer ce phénomène : « les martyrs nous garderont, nous qui vivons avec nos corps, et ils nous prennent en charge, quand nous avons quitté nos corps ; ici ils nous empêchent de tomber dans le péché ; là, ils nous protègent de l'horrible enfer. C'est pourquoi nos ancêtres ont veillé à associer nos corps aux ossements des martyrs » (*Patrologie latine*, LVII, coll 427).

C'est ainsi que naquit l'inhumation dite *ad sanctos*, « près des saints ». Les tombes des saints, placées hors des murs de la ville selon la coutume antique, s'entourent progressivement d'une multitude de sarcophages. On peut constater une telle agglomération à Arles, le

long de la voie des Alysamps, polarisée vers la tombe de St Genest. Par la suite, on ne prit naturellement plus la peine de placer la tombe du saint à l'extérieur de la ville. Saint Vaast, mort en 540, ne fut pas enterré en bordure de la ville, parce que son corps, qui s'y refusait, était devenu *trop lourd* pour être transporté ; l'archiprêtre proposa alors de l'enterrer dans la cathédrale, et le corps devint miraculeusement léger, d'après la tradition en tout cas. Philippe Ariès conclut : « désormais, il n'y eut plus de différence entre l'église et le cimetière ». Les morts et les vivants vivent en toute promiscuité, aussi près que possible des saints auxquels ils se confient.

Une civilisation hagiocentrique

Durant tout le haut Moyen-Âge, malgré la fermeté de la haute hiérarchie ecclésiastique sur la position centrale du culte du Christ, c'est bien le culte des saints qui forma le centre de la religiosité « des masses de laïques incomplètement christianisées et du « prolétariat » ecclésiastique », comme dit P. Geary⁴. Pour ce dernier, cette paganisation du culte des saints est étroitement liée à la mentalité des peuples barbares introduits dans l'empire. La religion barbare attribuait la responsabilité du destin non à un impératif rationnel ou à un Dieu transcendant, mais à des personnes, proches des hommes ; des dieux bien sûr, mais aussi, comme dans l'Antiquité romaine, des héros qui, avec la christianisation, n'ont plus été seulement des chefs et des guerriers, mais aussi des saints que l'Église offrait à la vénération populaire. Dès lors, une fois le héros disparu, sa force subsiste, dans sa dépouille ; on se tourne vers son corps, qui détient cette force en lui-même. On peut illustrer cette mentalité barbare et païenne par un exemple : après sa victoire en Pannonie sur les Gépides, vers 560, le roi des Lombards Alboin épousa Rosamonde, la fille du roi Gépide, et lors d'un banquet solennel but, en sa présence, dans le crâne de son père ; ce geste ayant probablement pour but de s'approprier la force de son ancien adversaire.

Les reliques offraient alors à ces populations une prise sensible sur le cours des événements. Il semble avoir régné un malentendu entre une Église qui autorisait et encourageait la vénération occasionnelle des reliques en tant que gages de la future résurrection des saints qui intercèdent pour les fidèles, et la foule mal christianisée qui voyait en elles le lieu sacré de sa communication avec les héros disparus et divinisés (les saints) qui dirigeaient le cours de leur vie. On comprend mieux les difficultés de l'Eucharistie, devenue simple relique du Christ par la force des choses, à trouver une place originale à cette époque.

Portée sociale du culte des saints

Par ailleurs, le culte de ces reliques est rapidement devenu essentiel à l'ordre social. Ce sont les saints qui offrirent au peuple et aux institutions religieuses des moyens d'identification et d'organisation. En effet, les structures sociales fondamentales du haut Moyen-Âge sont celles de la famille souche et de ses réseaux. Cette communauté familiale, héritée tant du monde barbare que du monde romain, s'identifie avant tout à ses ancêtres fondateurs ; en l'absence de mieux, ils remettaient leur propre protection entre les mains de leurs illustres ancêtres, qui, depuis la christianisation, n'étaient plus des dieux, des héros ou des guerriers, mais des saints. Les grandes familles mérovingiennes et carolingiennes avaient donc généralement à leur service un réseau de monastères dirigés par des membres de la famille dont la tâche était de prier constamment les saints de la famille pour assurer leur salut et leur prospérité. Ainsi la famille des Pippinides pouvait-elle s'appuyer sur le monastère de Saint Jean de Laon et sur le culte de Saint Arnoul de Metz. Ces familles apportaient un soin tout

⁴Geary, Patrick, *Le vol des reliques au Moyen-Âge*, Aubier 1993, T H h 37 F 8



Reliquaire de Ponséigne-Rasand.
(Photo Girard Boullay)

particulier à la conservation des reliques de leur saint fondateur ; le culte des reliques à cette époque est un culte local et communautaire, voire familial.

Le culte des reliques à l'époque carolingienne

La politique carolingienne et les reliques

En rien la Réforme carolingienne ne vint dissiper la superstition ambiante autour des reliques. Au contraire, les rois carolingiens promurent l'utilisation des reliques dans la vie à la fois séculière et ecclésiastique, invoquant le canon *item placuit*, du 5^e concile de Carthage, exigeant que tous les autels fussent pourvus de reliques (souvent une hostie). Charlemagne obligea en 803 à ce que tous les serments soient prêtés dans une église ou sur des reliques, en prononçant : « que Dieu et le saint dont ce sont les reliques me jugent ». Les ecclésiastiques organisent de nombreuses translations de reliques d'Italie et d'Espagne pour protéger l'Église franque. Lorsque les clercs carolingiens dénoncent le culte des images des Orientaux, c'est en arguant que seul le culte des reliques vénère les saints dans leurs corps. La conversion en masse des peuples périphériques, avars et saxons, ne put que diminuer le degré d'exigence pastorale, à l'égard de peuples récemment convertis, et par la force.



Reliques de Saint Piat

A la fin du IX^e siècle, alors que l'ordre politique de l'empire se désintègre, les ecclésiastiques comptent sur les saints pour mettre fin aux fléaux de leur temps, avec, selon eux, un

certain succès. Paschase Radbert, un grand clerc carolingien, dit : « jamais auparavant, depuis le commencement du monde, les reliques des saints n'avaient accompli tant de grandes choses, car en tous lieux les saints de ce royaume et ceux qui y ont été rapportés rivalisent pour chanter ». Geary explique : « partout en Europe, les saints répondaient à la crise et assumaient les tâches qu'un système politique et social en voie de désintégration était si pressé de voir menées à bien ».

Il se trouva bien des voix pour s'élever contre cette superstition, comme celle de Claude de Turin, ou même d'Hincmar, mais non seulement ils avaient des soucis autrement plus urgents, mais en plus ils devaient rester impuissants ; la vénération des reliques ne pouvait en rien être réprimée officiellement.

Du bon usage : « L'humiliation des reliques » et alia

Dans le contexte de la naissance de la féodalité, qui vit se multiplier les violations et pillages de monastères par les nobles libérés du pouvoir central, dès la fin du IX^e siècle, les moines eurent recours à la pratique de l'*humiliation des reliques*. Afin de punir le saint de n'avoir pas protégé sa communauté, et afin d'obtenir du noble la réparation de son forfait, les moines mouchaient les bougies qui entouraient la relique, la posaient par terre et la recouvraient d'épines. Cette pratique, très impressionnante, provoquait la terreur dans les parages. Le plus souvent, l'agresseur pris de peur demandait solennellement le pardon du monastère : ainsi Foulques d'Angers qui avait saccagé la collégiale Saint-Martin-de-Tours en 997. Il faut aussi souligner l'importante source de revenus que représentait la présence de reliques dans un monastère, puisqu'elle provoquait l'afflux des pèlerins et des donations.

Geary nous donne encore un bon aperçu de la mentalité de cette époque : « elles assuraient le point de contact entre l'existence terrestre et le monde divin. Elles tenaient du sacré, du lumineux, mais s'incarnaient dans ce monde comme l'avait fait le Christ sans perdre leur place dans l'autre. Elles offraient l'unique recours contre la myriade de maux physiques, matériels et psychiques, d'une population sans défense devant un univers terrifiant et incompréhensible. »

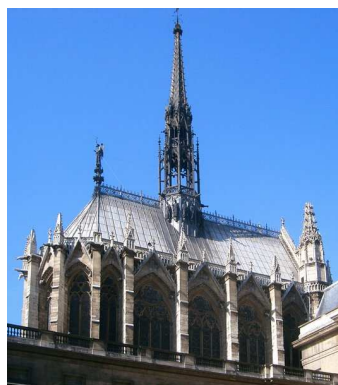
Le déclin du culte des reliques : de l'hagiocentrisme au christocentrisme

Mais à partir du XI^e siècle, de nouvelles structures sociales et monastiques vont remettre en cause l'importance sociale du culte des reliques. Les nouveaux monastères ne s'identifient plus à une communauté familiale, mais à un ordre monastique ; ainsi Cluny, Cîteaux, protégés respectivement par Saint Pierre et la Vierge, se soustraient aux influences des saints locaux. Seuls quelques centres comme Sainte-Foy-de-Conques peuvent se permettre de ne pas rejoindre un ordre réformé. D'autre part, la naissance d'États centralisés, efficaces, rendait de moins en moins indispensable l'invocation des saints. De même, les progrès de la communication et la Réforme Grégorienne au XI^e siècle entraînèrent la diffusion dans toute la Chrétienté de Saints universels, notamment de la Vierge, dont les reliques sont moins fréquentes, malgré l'afflux considérable dû aux Croisades : ces dernières ont diffusé un grand nombre de reliques provenant d'un petit nombre de saints, et surtout du Christ, qui n'ont rien à voir avec les petits saints locaux du haut Moyen-Âge. Il faut surtout souligner l'importance prise par la « plus importante des reliques », l'Hostie, dont la consommation prend alors le pas sur la vénération comme objet saint. Enfin, les défrichements et les progrès agricoles rendirent moins nécessaires aux monastères les revenus issus des reliques. Patrick Geary qualifie cette transition par les termes suivants : à une pratique religieuse « hagiocentrique » a succédé

une pratique « christocentrique ». Les saints, toujours vénérés comme thaumaturges, sont finalement intériorisés par les fidèles qui se choisissent un saint patron personnel au lieu de se plier au culte du saint de la communauté. D'une certaine manière, c'est le signe d'un second Moyen-Âge plus individualiste, dont nous avons toutes les raisons de nous sentir proches.

À ces nouvelles structures s'ajoute un changement important dans les mentalités : l'accroissement de la responsabilité de l'individu dans son salut. Philippe Ariès constate en effet qu'avant le XII^e siècle, on ne trouve pas de scènes de Jugement Dernier sur le tympan des églises, alors qu'à cette date, ceux-ci se multiplient. Il cite comme exemple le sarcophage de l'évêque Agilbert, enterré en 680 à Jouarre, sur lequel on voit le Christ en gloire et la résurrection des morts, sans jugement dernier. « Il n'y avait pas de place, dans cette conception, pour une responsabilité individuelle, pour un comptage des bonnes et des mauvaises actions ». À l'inverse, le Moyen-Âge central fait prospérer les représentations de jugements derniers et insiste sur l'importance des œuvres personnelles dans le salut ; le moment de la mort devient une épreuve spirituelle dont le mourant est un acteur, qui doit se repentir (on voit fleurir, à la fin du Moyen-Âge, les traités sur l'*ars moriendi*, l'art de bien mourir). On voit donc qu'à un premier Moyen-Âge communautaire, qui remettait entièrement son salut entre les mains des clercs et des saints, a succédé un second Moyen-Âge plus individualiste, où la mort est devenue une épreuve dont chaque individu est responsable.

En définitive, les excès touchant au culte des reliques semblent assez bien bornés à l'époque du premier Moyen-Âge, du Moyen-Âge barbare et en cours de christianisation. Les critiques que l'on a pu lui adresser par la suite, ou bien sont adressées inconsciemment à ce premier Moyen-Âge, ou bien au culte des saints, qui est un autre problème. Ce qui, de superstition, a pu dépasser les bornes de notre explication, a été progressivement émondé par la Réforme et la Contre Réforme. Il semble donc que le problème du culte des reliques soit inséparable de celui du culte des saints, dont il a épousé les évolutions au fil du temps ; s'écartant de la doctrine catholique dès lors que ce culte se passait de la grâce, qui seule le justifiait.



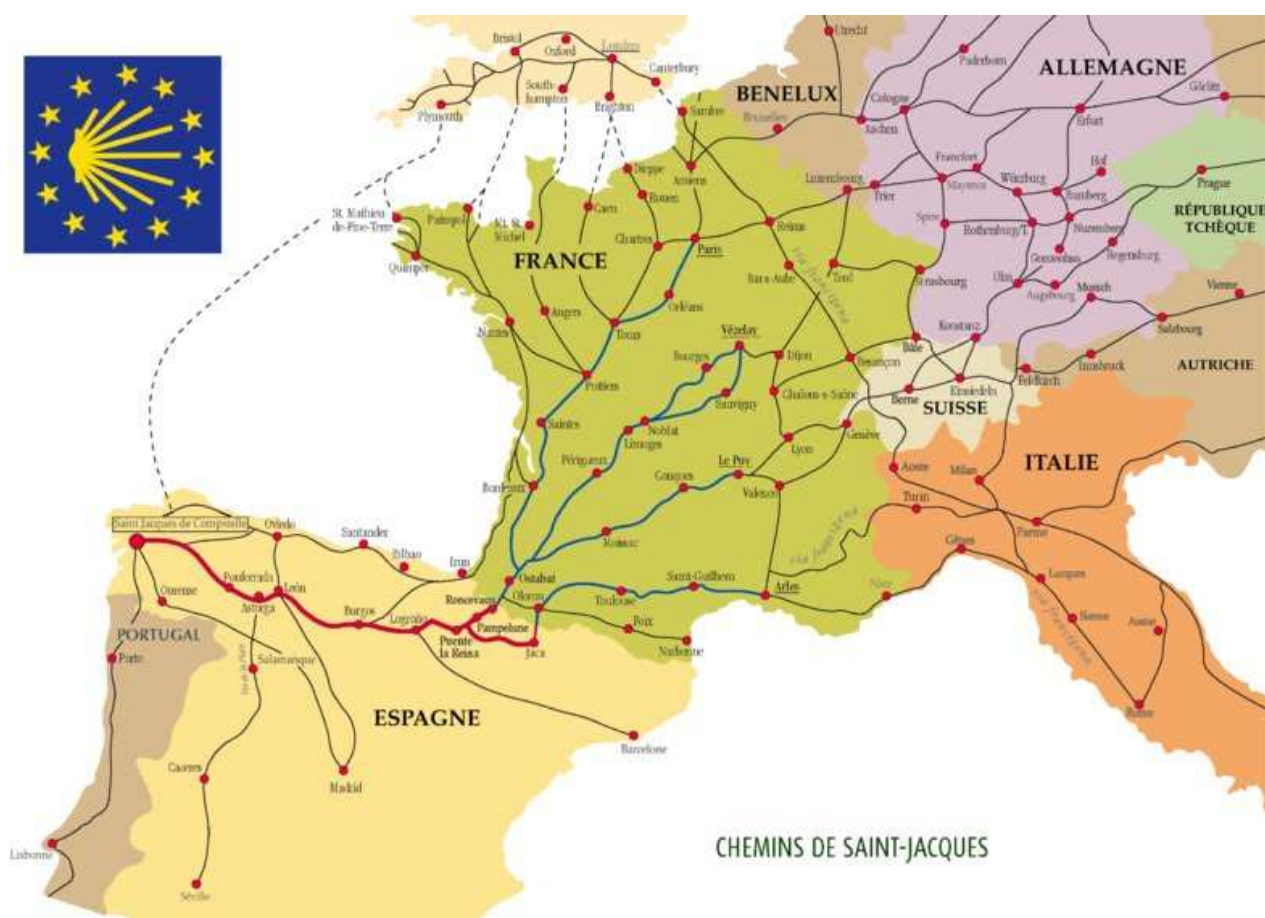
La Sainte Chapelle (Paris), construite par Saint Louis pour accueillir des reliques de la Couronne d'Épines et de la Vraie Croix

H.P. et W.P.

Deux grandes étapes compostellanes

Alexandra Fricker et Élodie Romieux

En ce Sénevé de retour de vacances, nous vous proposons un petit retour sur les chemins de Saint-Jacques, souvenir estival pour certains marcheurs de Dieu. Partez pour quelques pages à la découverte de deux fameuses étapes, Vézelay, départ de la *via Lemovicensis*, et Conques, sur la *via Podiensis*, qui part du Puy-en-Velay.



A.F. et É.R.

Vézelay, basilique de la miséricorde

Élodie Romieux

LA BASILIQUE DE VÉZELAY est dédiée à Sainte Marie Madeleine, sainte qui évoque pour nous la miséricorde de Dieu accueillant le pécheur. Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire de l'édifice mais de proposer une sorte de parcours de la basilique sur un plan spirituel, sans prétendre — loin s'en faut ! — donner de bonnes interprétations et encore moins puiser les richesses de la basilique... mais plutôt vous inviter à vous y rendre pour découvrir par vous-mêmes cet endroit où souffle l'Esprit, et pourquoi pas, participer aux Communautés d'Accueil dans les Sites Artistiques, communautés de jeunes bénévoles qui font découvrir par équipes, l'été, les églises, en mêlant histoire, architecture et spiritualité.

La basilique de Vézelay propose toute une thématique liée à Sainte Marie Madeleine ; si celle-ci est peu présente dans l'église sous forme de statue, le parcours de sa vie — ou plutôt du mélange des différentes femmes qui ont servi à composer cette figure — constitue le cheminement du pèlerin entrant dans la basilique, point de départ d'une des routes vers Saint-Jacques-de-Compostelle.



En effet Sainte Marie Madeleine, telle qu'elle est connue aujourd'hui, provient en réalité du recoupement entre plusieurs versions d'un même passage des Évangiles, présent chez les quatre évangélistes : la femme versant du parfum sur les pieds de Jésus et les essuyant de ses cheveux, d'où des représentations traditionnelles de sainte Marie-Madeleine avec ses longs cheveux et un flacon de parfum. On associe très souvent Marie-Madeleine à une pécheresse repentie, ou à Marie sœur de Marthe, patronne des contemplatifs, ou encore à Marie de Magdala qui est la première à voir le Christ ressuscité, le matin de Pâques. En fait c'est que les quatre récits des Évangiles diffèrent. Pour Matthieu (26, 6-13) « une femme » dont l'identité n'est pas précisée « s'approcha de lui (Jésus) avec un flacon d'albâtre plein d'un parfum de grande valeur : elle versa ce parfum sur la tête de Jésus pendant qu'il était à table », le geste annonçant « la préparation au tombeau ». La version de Marc est la même (14, 3-9). Par contre, chez Luc, 7, 36-50, le récit prend une tout autre tonalité, mettant plus l'accent sur le péché : la scène se passe non plus chez « Simon le lépreux » mais chez un Pharisien, Simon, et cette fois-ci, la femme est qualifiée de « femme de mauvaise réputation » ; c'est

dans cet Évangile qu'elle pleure et mouille de ses larmes les pieds de Jésus, avant de les essuyer avec ses cheveux. Devant ce geste qui n'est plus ici une annonce de la résurrection du Christ mais le symbole du repentir et du pardon, le Christ répond « Ta foi t'a sauvée : va en paix. ». La suite de l'Évangile fait mention de « Marie, appelée Marie de Magdala, dont sept esprits mauvais avaient été chassés », sans préciser qu'il s'agit de cette femme, qui n'est pas nommée. Enfin Jean propose une autre version (12, 1-8). C'est chez Lazare que se passe la scène. Sa sœur, Marie prend un vase de parfum et le verse sur les pieds de Jésus avant de les essuyer de ses cheveux.

La pécheresse repentie évoquée par Luc a donc été plus ou moins associée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, sous le nom de Marie de Magdala dont parle Luc juste après. Enfin, Marie de Magdala — Magdala étant à l'origine de Madeleine — est celle que les Évangiles présentent comme celle qui voit le Christ ressuscité le matin de Pâques. De ces divers récits, les Pères de l'Église ont tiré une figure, Marie-Madeleine, image du cheminement de tout chrétien, du péché à la lumière du matin de Pâques ; et saint Augustin résume : « cette femme, c'est l'Église ».

Qu'importe donc si Marie-Madeleine procède d'un mélange de plusieurs figures, certaines anonymes, des Évangiles : elle est celle qui représente le mieux le cheminement du chrétien sur terre, chemin de conversion qui passe du péché à la lumière de la Résurrection par le repentir et le pardon. C'est ce chemin, vécu de façon plus intense peut-être par les pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle, qui est représenté à Vézelay.

Le pèlerin arrivant à Vézelay doit, avant de pouvoir pénétrer dans la basilique proprement dite, passer par un narthex, sorte de sas de transition entre l'extérieur et l'église proprement dite, espace sacré où ne pouvaient entrer que les baptisés ; c'est dans le narthex que se faisait l'accueil et surtout l'enseignement des pèlerins, grâce aux trois tympans représentant différents textes de la Bible. C'est là que commence le cheminement du pèlerin à la suite de Marie-Madeleine : le tympan central représente en effet, dit-on traditionnellement, une « Pentecôte ». En réalité la présence du Christ au milieu de ses apôtres, avec des rayons de lumière partant de ses mains, évoque plutôt l'envoi en mission qu'on trouve chez Matthieu, 28, 16-20 : les onze disciples se trouvent « en Galilée, à la montagne où Jésus leur avait donné rendez-vous ». Le Christ leur dit : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je serai avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde ».

Il se trouve que le tympan principal représente assez exactement ces paroles du Christ ; le pèlerin arrivant à Vézelay se retrouve dans un narthex assez sombre, aussi appelé galilée parce qu'il s'agit de la zone de transition où cohabitent Romains et Juifs, païens et convertis, mais aussi parce que tout pèlerin est appelé, à la suite des apôtres, à être envoyé en mission dans le monde, depuis la Galilée. C'est le Christ pantokrator — « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » — qui accueille le pèlerin de ses mains largement ouvertes, dans un geste d'accueil, semblant se lever de son trône composé par la Jérusalem céleste. Son buste est droit, imposant, alors que ses jambes sont fléchies, de profil : cette posture assez peu naturelle est destinée représenter la double nature du Christ : divine, en Christ pantokrator, et humaine, puisque ses jambes dessinent un mouvement humain, plein de vie, qui est suivi par les mouvements des disciples autour de Lui. Sur la droite du Christ, la mandorle qui l'entoure s'efface légèrement, laissant apparaître un vide dans l'ordonnance du tympan : ce « silence de pierre » n'est pas anodin, il est une façon de symboliser le Père, près de Son Fils.

Enfin, les rayons partant des mains du Christ représentent le Saint Esprit. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit : c'est la Trinité qui accueille les pèlerins, les invitant à partir aux quatre coins de la terre baptiser les différentes nations, qui sont représentées dans les voussures autour du tympan, ainsi que sur le linteau. Ce linteau, qui se trouve séparé de la partie supérieure du tympan par des ondes symbolisant les eaux du baptême par lequel passent les nouveaux convertis, représente les peuples marchant vers une pierre se trouvant sous les pieds de Jésus, et qui intrigue car elle semble destinée à accueillir une statue. Y avait-il une statue sous les pieds du Christ ? Ou la pierre représente-t-elle la « pierre que les bâtisseurs ont rejetée » et qui « est devenue la pierre angulaire » ? Ou encore, la pierre symbolise-t-elle la pierre roulée du tombeau vide, le matin de Pâques — et sainte Marie-Madeleine apparaîtrait alors de façon indirecte ? En tout cas il semble qu'elle soit l'entrée dans la Jérusalem céleste, le royaume de Dieu, vers lequel affluent les différentes nations. D'un côté, un peuple marche énergiquement, l'air décidé, en ordre rangé, portant des sacrifices. De l'autre, un groupe composite, formé de géants, nains, personnages tournant le dos à la pierre angulaire. Or, paradoxalement semble-t-il, ce sont eux et non ceux qui avaient l'air le plus sûr d'eux et le plus décidé qui sont accueillis par saint Pierre et saint Paul ; les autres se voient refuser l'entrée par un homme tenant une lance. Rôle de la miséricorde et de l'humilité : comme la femme pécheresse qui obtient le pardon par son geste d'humilité et de repentir, ceux qui peuvent entrer dans le royaume de Dieu sont ceux qui ont le plus besoin de la miséricorde divine et qui se tournent vers le Christ en mendiants, sachant qu'il existe en eux un vide que seul Dieu peut combler, dans un désir de conversion et d'écoute, à l'image de l'enfant représenté sur l'extrême droite du linteau, qui ôte une épine de son pied comme on ôte un péché de notre âme ; ses longues oreilles symbolisent l'écoute attentive à la parole de Dieu. Ainsi l'originalité du tympan est de faire apparaître de façon indirecte la présence de Marie-Madeleine, qui se tourne avec humilité vers le Seigneur et est accueillie non pour ses mérites mais pour l'amour et la confiance montrée, du fond de sa vie pécheresse envers le Christ.



C'est donc à un réel chemin de conversion que nous appelle la basilique de la Madeleine : curieusement à Vézelay ce n'est pas Marie-Madeleine qui est la plus représentée, mais un autre pécheur, Judas. Sur le tympan, déjà, où il brille par son absence. En effet, dans l'envoi des apôtres en mission que l'on trouve chez Matthieu, les apôtres sont au nombre de onze. Sur le tympan ce sont bien onze apôtres qui sont représentés. Mais un siège est laissé vide sur le côté : le siège de Judas. Il faut se rappeler qu'à l'époque de la construction de la basilique, la pierre coûtait cher et qu'on l'utilisait le plus possible. Laisser un espace vide n'est pas anodin, c'est le signe que cette absence est particulièrement importante ; nous y reviendrons plus tard.

Du narthex, le pèlerin pénètre dans l'église proprement dite. Là, la lumière l'éblouit : la

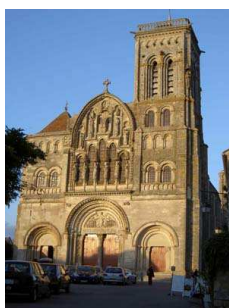
basilique Marie-Madeleine est, par sa hauteur, exceptionnelle pour une église romane, par sa pierre blanche, qui alterne sur les voûtes avec une pierre noire, particulièrement lumineuse. Et — ce qui est certes dû à un fait contingent, l'incendie du chœur qui fut rebâti par la suite en gothique et en pierres d'une blancheur éclatante — le chœur est encore plus lumineux que la nef, ce qui crée un véritable chemin qui passe par étapes de l'obscurité du narthex à la lumière du chœur, des ténèbres du péché et de la mort à la lumière de la résurrection, chemin qui est celui de Marie-Madeleine. De plus la construction de la basilique a donné lieu à un jeu sur la lumière naturelle, qui permet ce que l'on appelle le « chemin de lumière » : tous les ans au solstice d'été pour la saint Jean-Baptiste — dont la statue se trouve sur le trumeau sous le tympan — le soleil entrant dans l'édifice vient dessiner des tâches lumineuses au centre de l'allée jusqu'au chœur, comme une invitation à s'avancer dans la lumière jusqu'au chœur.



Ce chemin est scandé par les chapiteaux destinés à apporter un enseignement, mais aussi à entraîner le pèlerin dans la prière et la conversion. Ainsi le chapiteau représentant Moïse et les Tables de la Loi : on y voit Moïse levant les Tables de la Loi, en face d'un énorme diable jaillissant d'un veau, idole construite par les Hébreux. Comme souvent c'est un détail qui est intéressant : le petit personnage sur la droite, qui porte sur ses épaules une brebis, sans doute une offrande à l'idole. Mais l'air doux et humble du personnage intrigue ; et la position de la brebis sur les paules rappelle l'image du bon pasteur portant sur ses épaules la brebis perdue. Une image, une nouvelle fois, de la miséricorde, du pardon... Ainsi, le diable est entouré : d'un côté, les Tables de la Loi, symbole de l'Ancien Testament, de l'autre, la Bonne Nouvelle, le Christ envoyé dans le monde pour sauver tous les pécheurs.

L'Ancien et le Nouveau Testaments, la Loi et Celui qui vient rendre la Loi vivante en chaque homme sont au cœur de la vie de Marie-Madeleine — les apôtres se récrient contre son geste de « gaspillage » au nom de la charité envers les plus pauvres, alors que le Christ voit en elle celle qui Le reconnaît, qui fait passer l'accueil d'une personne, le Christ, avant le respect des lois. Cette vivification de la Parole qui se fait chair se lit sur un chapiteau de Vézelay, entre la représentation du riche et de Lazare mourant et la conversion de saint Eustache, c'est-à-dire entre la mort du riche pécheur et une image de conversion, montrant que celle-ci passe par la Parole de Dieu. En effet ce qu'on appelle le « moulin mystique » montre de façon imagée, assez concrète pour pouvoir avoir un sens pour les pèlerins du Moyen-Age, le passage de l'Ancien au Nouveau Testament : à gauche, un prophète que l'on reconnaît traditionnellement comme Moïse déverse du grain à moudre dans un moulin, dont l'essieu en forme de croix est fiché dans la gorge d'un homme revêtu d'un long vêtement, le vêtement des nouveaux baptisés : il s'agit de saint Paul. Le gros grain représente l'Ancien Testament, qui est moulu, et transformé en pain — pain de vie, Eucharistie — par la parole

de saint Paul qui diffusa la Bonne Nouvelle travers le bassin méditerranéen. Ainsi, suivant les mots de l'abbé Suger, contemporain de la fabrication de ce chapiteau, « Paul révèle ce qui tait caché au fond de la loi mosaïque » et ce pain devient « le pain des anges, notre nourriture éternelle ». Par une image de la vie courante est ainsi représenté ce passage de la loi de Moïse gravée sur les Tables de la Loi à la Loi, la Parole devenue chair, venant visiter notre humanité. Ainsi la pécheresse, qui, peut-on imaginer, ne respectait pas les commandements, ou Marie, la sœur de Marthe, qui préférait écouter le Christ plutôt que de s'affairer, ce qui lui vaut à peu près le même reproche que lorsqu'elle verse du parfum sur les pieds du Christ — reproche, à chaque fois, de ne pas se préoccuper de ce qui est concret, de l'ordre d'une bonne conduite humaine, aider son prochain, donner de l'argent aux pauvres — accède à la miséricorde de Dieu — qu'un aumônier définissait en disant : « Dans notre misère, Dieu nous tend une corde : c'est la miséricorde » — : « Va, ta foi t'a sauvée ».



C'est donc à ce chemin de conversion, de réponse à la miséricorde infinie qu'est invité le pèlerin à Vézelay, qui ressort de la basilique en passant devant un chapiteau représentant le suicide de Judas. On y voit la pendaison de Judas, puis Judas emporté par un homme sur les épaules, encore une fois à la manière de la brebis sur les épaules du bon pasteur venu chercher celui qui était perdu. Comme si le Christ venait chercher le pécheur, le ramener comme la brebis perdue. De sorte qu'on peut interpréter le siège vide laissé sur le tympan central comme le signe de l'attente, la porte laissée toujours ouverte au repentir et au retour du traître, du pécheur. A Vézelay, basilique de Marie-Madeleine à la conversion radicale, une place particulièrement importante semble accordée à cette possibilité qui nous est donnée, malgré tous nos péchés, de nous tourner vers le Christ : « Père, j'ai péché contre Toi et contre le ciel, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, mais traite-moi comme le dernier de tes serviteurs. ».

Marie-Madeleine apparaît donc comme la figure de celle qui, pardonnée pour son geste de foi et d'amour, suit le Christ et témoigne de sa résurrection. En cela, elle est associée à l'Église, à travers un médaillon sur une voûte, qui représente une femme couronnée, avec cette référence au Cantique des Cantiques : « *Negra sum sed formosa* », « Je suis noire mais je suis belle », parole de la femme du Cantique des Cantiques. De façon très concrète, la phrase peut aussi évoquer une époque où la voûte était noircie du fait d'un incendie, ou encore l'alternance des pierres noires et blanches. Mais on peut aussi y voir une association de Marie-Madeleine à la fiancée du Cantique des Cantiques, figure de l'Église comme épouse du Christ, tournée vers la lumière de Sa résurrection qui vient nous délivrer de la mort et du péché.

É.R.

Conques : haut lieu de Foy

Alexandra Fricker

QUI MIEUX QUE CONQUES, avec la jeune Fides comme patronne, pourrait se vanter d'être un haut lieu de la foi ? Démonstration par accrostiche :

Célèbre

Célèbre étape de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la route partant du Puy-en-Velay, Conques a retrouvé de nos jours toute sa notoriété, grâce à sa rénovation décidée en 1837, par le premier inspecteur des monuments historique, Prosper Mérimée. Primitivement dédiée à Saint Sauveur, Notre-Dame et Saint Pierre, l'église se met sous le patronnage de Sainte Foy après en avoir acquis les reliques à la fin du IX^e siècle. Cette jeune sainte martyrisée à Agen, à l'âge de 13 ans, durant les persécutions de Dioclétien, est rapidement vénérée à l'égal de Sainte Agnès, attirant les pèlerins en foule par ses miracles. Cette richesse spirituelle est à l'origine du chef-d'œuvre que nous voyons encore aujourd'hui, une magnifique église romane réalisée au cours du XI^e siècle. Cet édifice est particulièrement célèbre pour son tympan et ses vitraux, que vous découvrirez en poursuivant votre lecture.



Ordre des Prémontrés

Conques est à l'origine une abbaye de Bénédictins, devenus chanoines séculiers au XV^e pour se libérer d'une règle jugée trop astreignante. Après avoir été abandonnée à la Révolution, l'église retrouve son rayonnement avec l'arrivée de l'ordre des Prémontrés, sur la demande de l'évêque, Prémontrés qui la font vivre depuis 1873. Quelques définitions pour mieux apprécier ces changements :

- les chanoines se différencient des moines en ce qu'ils n'ont pas la règle de clôture, leur vocation est au contraire d'être des religieux menant une action pastorale au milieu du monde. Mais, à l'instar des moines, ils mènent une vie de communauté et disent les offices
- on distingue les chanoines séculiers, prêtres regroupés autour de l'évêque
- des chanoines réguliers, prêtres ou non, qui vivent autour de leur abbé. Il en est ainsi des Prémontrés, fondés par Saint Norbert, qui suivent la règle de Saint Augustin.

Sainte Foy est en fait un prieuré, dépendant de l'abbaye Saint-Martin-de-Mondaye dans le Calvados. Les cinq chanoines vivant à Conques ont pour mission principale l'accueil des pèlerins, ce qui passe entre autres par la gestion de l'hôtellerie et de la boutique, sans oublier l'explication du tympan, assurée tous les soirs avec brio par Frère Jean-Daniel. Chaque jour leurs voix s'élèvent dans l'église pour la messe et les offices, ne pas manquer en particulier les complies, avec la beauté de l'intérieur illuminé de nuit, suivies de l'envoi des pèlerins au chant d'Utreia, puis d'un très beau temps de recueillement au son du piano, après avoir récité le Salve Regina devant le bas-relief de l'Annonciation.

Nature

Conques, qui mérite bien son nom, du latin *concha*, coquille, s'est bâtie contre une pente, au confluent du Dourdou et de l'Ouche. Ce bourg médiéval, entouré de hauts plateaux boisés et rocaillieux, aux chemins ornés de bruyère, bénéficie ainsi d'un cadre naturel idyllique. L'ermite Dadon, au VIII^e siècle, ne s'y était pas trompé lorsqu'il choisit ce lieu reculé, à l'abri des invasions vikings, pour y établir sa retraite. Mais le calme est de courte durée puisqu'il se trouve bientôt rejoint par une petite communauté, qui ne cesse de s'agrandir, profitant des ressources de ce site privilégié. D'où la naissance de Conques, appelée à devenir l'une des villes les plus importantes de la région, lors de son apogée au XII^e siècle, dénombrant plusieurs milliers d'habitants, contrairement aux quelques centaines qui y vivent aujourd'hui !



Mais cette situation à flanc de colline soumet aussi l'église à certains impératifs, qui se manifestent dans son architecture particulière. Ainsi l'étroitesse du lieu, soulignant encore l'audacieuse hauteur de la voûte romane de 28 m, se répercute dans la nef, qui ne mesure que 7 m de large sur 20 m de long, alors que les bras du large transept s'étendent sur 35 m. L'édifice devait aussi avoir des murs et des fondations pouvant résister aux glissements de terrain. De même les tribunes ont avant tout un rôle architectural, pour assurer la stabilité de

la haute voûte en plein cintre. Enfin, la présence de la fontaine souterraine du Plô, qui passe sous l'église, explique l'exceptionnelle absence de crypte.

ReliQues

Conques se caractérise par la permanence de la vénération des reliques de Sainte Foy, reliques à présent exposées dans un bâtiment annexe, le musée du trésor. Avoir des reliques était une nécessité pour toute église médiévale désirant devenir un centre religieux attractif. Les Bénédictins de Conques, après deux essais infructueux pour s'en procurer, entendirent parler de la petite martyre d'Agen. Ils dépêchèrent donc deux moines là-bas, qui gagnèrent la confiance de la communauté en y restant pendant dix ans, jusqu'à obtenir enfin la garde des précieuses reliques. La nuit même ils s'enfuirent avec... et c'est ainsi que, depuis 866, l'abbatiale est en possession des reliques de sainte Foy, au prix d'un subterfuge assez courant au Moyen-Âge, appelé du doux nom de « pieux larcin » ou « translation furtive ». Mais les reliques ne furent jamais réclamées, d'où l'explication plus rationnelle qui y voit une entente entre les moines d'Agen et de Conques, afin de protéger les reliques des invasions, en les éloignant de la côte. Et puis, une fois déménagée, la sainte se mit à accomplir moult miracles, preuve qu'elle agréait sa nouvelle demeure ! Le trésor contient les plus belles pièces de l'orfèvrerie française du Haut Moyen-Âge, le reliquaire le plus célèbre étant la Majesté de Sainte-Foy, statue trônant recouverte d'or, pierreries et émaux. Cette dernière a fait débat en raison de son aspect d'idole païenne. En effet, sa tête, à l'aspect viril, provient d'un buste antique du IV^e siècle, l'ensemble ayant été embelli au cours des IX-X^e siècles par de nombreux ajouts de pierres et d'intailles (récupérées de chatons antiques, d'où les figurations de profils d'empereurs ou de Victoire ailée !). Une analyse a récemment montré que les os de crâne, contenus dans le dos de la statue-reliquaire, pouvaient être effectivement datés comme ceux d'une fillette du IV^e siècle !



Reliquaire de Sainte Foy

Une autre pièce exceptionnelle est le coffre reliquaire du XII^e siècle, en cuir clouté avec des médaillons d'émail, contenant de nombreux ossements de la sainte. Ce dernier, égaré

durant des siècles, a été retrouvé lors de la démolition du mur du chœur en 1875, où on l'avait caché pendant les guerres de religions, puis oublié.

Unité

Conques est un symbole d'unité à plusieurs égards :

- unité des habitants autour de leur église. C'est à eux que l'on doit l'extraordinaire préservation des reliques au cours de l'Histoire et de ses conflits, car, fiers de leur patrimoine, ils n'hésitèrent pas à cacher ces précieux objets chez eux, qui dans sa cheminée, qui dans son jardin
- unité des Catholiques qui, depuis des siècles, viennent de toute l'Europe prier sainte Foy
- unité de style : l'église est de pur style roman, en harmonie complète avec le village médiéval qui l'entoure. Deux exceptions pour confirmer la règle : la coupole à la croisée du transept : la romane trop audacieuse s'effondra et fut reconstruite au XV^e siècle dans le style de l'époque, d'où l'actuelle coupole gothique à croisée d'ogives ; les vitraux du peintre abstrait Soulages, né dans la région à Rodez. Cette œuvre d'art suscite bien des controverses et incompréhensions (cf les impressions de certains visiteurs, scandalisés : « On dirait des grilles d'égouts ! », ou simplement ignorants : « Ces fenêtres sont là en attendant la rénovation des anciens vitraux... »). Une petite explication s'avère donc nécessaire. Tout d'abord, on ne sait pas ce qu'il y avait à l'origine, mais sûrement pas des vitraux colorés, que l'art roman ne connaissait pas et qui auraient encore obscurci l'intérieur. Soulages, qui a travaillé six ans à ses 95 verrières, a choisi un grain particulier, translucide et non transparent, afin de laisser passer la lumière, de manière diffuse, sans nous distraire par la vue du dehors. Les lignes de plomb, qui ondulent en différents sens, apportent un certain mouvement et viennent atténuer l'imposante verticalité de la nef. L'objectif de Soulages n'était pas d'attirer l'attention sur son œuvre, mais de magnifier l'architecture, et, au final, il a tout à fait réussi : si l'on prend le temps d'habiter ce lieu, on pourra admirer les modulations de la lumière sur les murs, selon les moments de la journée et la couleur de la pierre, qui contribuent encore à la force spirituelle du sanctuaire.



Étape de pèlerinage

Depuis la reprise de sa fréquentation en 1875, Conques est une étape pour des pèlerins en tous genres, familles, groupes, scouts... dont l'affluence n'a cessé d'augmenter ces dernières années. Leur accueil est assuré à l'hôtellerie par les Prémontrés, avec l'aide de bénévoles pendant l'été, et les chambres se trouvent pleines de mai à septembre. L'église a ainsi été construite de manière à remplir cette double fonction, en tant qu'abbatiale, où les moines puissent accomplir leurs offices quotidiens, et église de pèlerinage, qui ait la place de recevoir les nombreux croyants. D'où le large transept, où se tenaient les stalles des moines, tout en laissant un passage aux pèlerins. Ces derniers pénétraient d'abord dans le narthex, partie à l'entrée de l'église plus basse et sombre, mais non séparée de la nef à Conques (contrairement à Vézelay par exemple). Ils effectuaient un véritable chemin de conversion, du bas-côté nord au bas-côté sud, en passant dans le déambulatoire derrière le chœur, toujours orienté vers l'est (soleil levant symbole de la Résurrection), où étaient exposées la Majesté de Sainte Foy et les reliques. En se représentant la richesse de ces reliquaires, les tentures pendues au mur, le sol dallé de marbres colorés — disparu depuis —, la peinture des parties sculptées — laisser la pierre nue était impensable —, la fumée des cierges et l'encens s'élevant dans la nef, on pourra se faire une idée de l'impression qui pouvait être celle d'un marcheur de Dieu, à son arrivée dans une église comme Conques. Impression qui n'est certes pas celle du visiteur contemporain, admirant « la belle sobriété de cette église romane ». Ce haut lieu de pèlerinage doit sa notoriété à tous les miracles qui s'y sont succédés depuis l'arrivée des reliques. Sainte Foy était connue en effet pour apporter la libération aux prisonniers qui demandaient son intercession, les magnifiques grilles en fer forgé protégeant le chœur auraient ainsi été réalisées avec les menottes que les prisonniers reconnaissants déposaient en ex-voto. On dit aussi que Foy, jeune fille donc coquette, réclamait par songe tel ou tel bijou, que le fidèle apportait, de gré ou de force, selon la tournure des événements, ce qui permit aux moines de constituer ce magnifique trésor d'orfèvrerie.

Sculpture

La sculpture des XI^e et XII^e siècles est partout présente à Conques, que ce soit avec les chapiteaux, les belles statues d'archanges dans les trompes de la coupole (même s'il n'en reste que deux sur quatre), et les bas reliefs. On dénombre plus de deux cent cinquante chapiteaux dans l'église. Certains sont ornés d'entrelacs végétaux, d'autres représentent des scènes religieuses, le sacrifice d'Isaac au sud de l'autel ou la condamnation de Sainte Foy par exemple. Ces chapiteaux figurés font, à mes yeux, le charme de l'art roman, ils ont la fonction de Bible en images que prendront les vitraux dans les églises gothiques. Et puis il y a, bien sûr, le superbe tympan, représentant le Jugement dernier, ou plus exactement la Parousie, c'est-à-dire le retour du Christ en gloire à l'heure du Jugement. Il illustre fidèlement l'avènement du Fils de l'homme annoncé dans Matthieu 24, 29-31 : les « anges avec une trompette sonore » entourent le Christ « venant sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire » ; la mandorle — amande ovale — dans laquelle apparaît le Christ est le signe glorieux du divin, autour de celle-ci se trouvent de petites vaguelettes, représentation des « nuées ».

L'on peut admirer les cent vingt-cinq personnages répartis en trois registres. Sous les pieds du Christ a lieu la pesée de l'âme, à sa droite, les Élus s'avancent en cortège, guidés



par la Vierge et saint Pierre, de l'autre côté, le chaos de l'Enfer, où les membres des damnés et des diables s'emmêlent autour des supplices. Au registre inférieur, la Jérusalem céleste, où dominent arcs et lignes courbes — le cercle étant symbole de perfection divine —, fait face aux suppliciés, punis par là où ils ont péché, l'Orgueilleux, chevalier désarçonné de son cheval, l'Avare, pendu, sa bourse autour du cou, ou le Glouton, précipité dans la marmite. L'Enfer est ouvert à tous, du braconnier, se retrouvant attaché comme un vulgaire gibier, au roi coupable, nu, dont un diable mort la couronne, sans oublier les mauvais moines, enfermés dans un filet ! Que chacun se sente concerné, c'est l'avertissement que le croyant peut lire, juste au-dessus des portes de l'église où il s'apprête à pénétrer :

**O PECCATORES TRANSMVTETIS NISI MORES
IUDICIUM DVRVM VOBIS SCITOTE FVTVRVM**
(Ô pécheurs, si vous ne modifiez pas votre façon de vivre,
un sévère jugement, sachez-le, vous attend)

La phrase s'arrête d'ailleurs juste sous la porte de l'Enfer, comme si l'on entraît après dans une horreur indicible. En effet ce tympan est aussi légendé de nombreuses inscriptions, rédigées en vers léonins, avis aux amateurs de petit latin ! Mais ce tympan ne suit pas seulement une simple bipartition. Si l'on regarde les restes exceptionnels de polychromie, le bleu — couleur du Ciel — domine sur le rouge — les passions donc l'Enfer. Par ailleurs, Satan grimaçant, qui singe la position du Christ, assis lui aussi sur un trône, n'en est qu'une pâle caricature, étant donné sa taille.

Bref, un tympan à l'image de son église, riche de sens, que l'on pourrait décrire durant des pages, donc un conseil, allez voir par vous-même, et demandez les explications d'un guide CASA. Ou, mieux encore, devenez vous-même guide, pour essayer, en deux semaines, de connaître tous les détails du lieu (c'est fou comme on en apprend chaque jour, parole d'expérience). Et à Conques vous bénéficierez de l'accès libre VIP aux tribunes et au musée ! C'était la petite page de pub pour la super assoc CASA, qui nous a permis de vous parler un peu de Vézelay et de Conques.

A.F.

La sainte usine

Louis Manaranche

Une seule chose importe, c'est que tu ne sois pas « un docteur et un chrétien » ou « un juriste ou laboureur et un chrétien » ; tu dois être un chrétien docteur, un chrétien juriste, un chrétien laboureur.

Mgr George Pell, archevêque de Melbourne

IL PEUT PARAÎTRE INCONGRU, dans un *Sénevé* intitulé « Les lieux de la foi », de consacrer un article à un lieu à l'image dépréciée, méprisé et trop souvent méprisable, où tant d'hommes et de femmes, arrachés à leur environnement traditionnel et tout entiers consacrés à un labeur répétitif et déshumanisant, se sont, au long des deux derniers siècles, éloignés précisément de la Foi de l'Église. C'est pourtant bel et bien d'une usine dont il est question, d'une usine située dans la région de Reims au nom, sinon paradisiaque, du moins rafraîchissant, de « Val des Bois ».



Le « Val des Bois » aujourd'hui

Un lieu du catholicisme social

Elle dut son existence à un industriel français, Léon Harmel, catholique prophétiquement conscient des devoirs sociaux qui lui incombait et imprégné d'un esprit évangélique sans doute rare. Elle ouvrit ses portes en 1854 mais cette création doit être située dans un contexte plus large, celui de la lente quoique mouvementée histoire des « chrétiens sociaux ». Pour bien comprendre la volonté qui animait — et anime encore ? — ces catholiques souvent mal compris et par leurs ennemis et par leurs frères, il convient de laisser la parole à celui qui fut leur figure de proue durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, Albert de Mun : « *Les nations modernes sont en souffrance, et la maladie chronique qui les épuise (...) c'est l'excès de la*

concurrence. Depuis un siècle, des doctrines nouvelles se sont levées sur le monde(...)qui ont méconnu la valeur du travail, en l'avilissant au prix d'une marchandise qui s'achète au plus bas prix. L'homme, l'être vivant, avec son âme et son corps, a disparu devant le calcul du produit matériel. » Le fondateur de l'Œuvre des Cercles, organes de réflexion pour ouvriers catholiques, attaque autant le socialisme et le libéralisme, condamnant tout à la fois un État dont le rôle hypertrophié serait joué au détriment des corps intermédiaires (famille...), de la liberté individuelle et du droit à la propriété, et l'absence de celui-ci dans les affaires économiques préconisée très généralement au XIX^e siècle. Absence qui correspond à l'abandon de son principe constitutif, le « bien commun », impliquant un droit de regard sur l'attribution de « justes salaires », de conditions de travail harmonieuses et du « principe de subsidiarité » dans la société, cher à la Doctrine sociale de l'Église.

L'audace évangélique d'Harmel

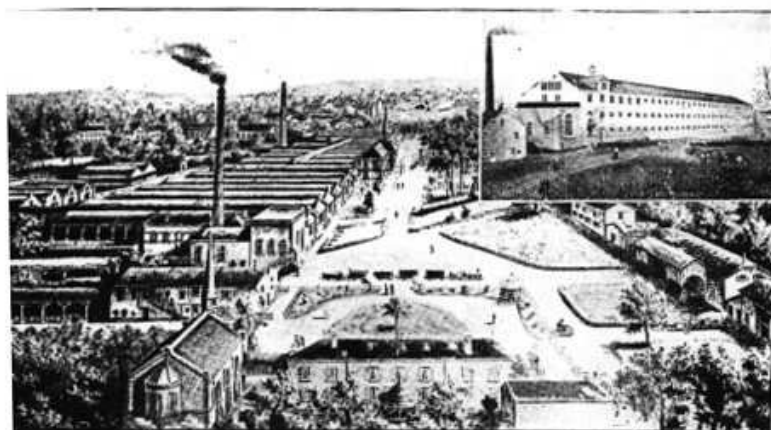
Léon Harmel est donc de ceux qui ont souhaité, tout en ne rejetant pas absolument les affaires économiques comme indignes, christianiser, évangéliser, le monde du travail, la société en commençant par l'échelon le plus accessible, celui de l'usine, celui de sa filature.



Léon Harmel

Outre les nombreuses sociétés et confréries religieuses qui y pullulent et rencontrent un succès peu commun pour la classe ouvrière mais qui, somme toute, sont monnaie courante dans les usines du XIX^e, sa vraie nature chrétienne s'exprime dans son organisation. Les ouvriers ont en effet un rôle à jouer en participant *démocratiquement* au Conseil intérieur qui régit les institutions religieuses, familiales et professionnelles (Syndicat, Mutualité, Service d'escompte, boulangerie coopérative, chorale...) de ce lieu à la fois de travail et de vie. A l'inverse de ce qui est trop souvent pratiqué alors, aucune contrainte ! ne lie les ouvriers sinon celle de cotiser à la Caisse de secours mutuels, pierre angulaire d'une organisation dont le maître mot est la fraternité. On n'est donc pas dans le cas bien connu d'une usine paternaliste où le bien-être (et accessoirement le salut) des ouvriers serait fait comme malgré eux. Léon Harmel, même si cela est à nuancer du fait de la taille moyenne et du recrutement régional de la filature, eut la très chrétienne audace, faisant fi du risque dont ne cessaient de l'alerter ses pairs, de considérer l'ouvrier, frère dans le Christ et égal en dignité, personne responsable, comme un partenaire, un « co-gérant » du Val des Bois. *Duc in altum...* L'oeuvre de Léon Harmel se pérennisa (la fermeture n'eut lieu qu'en 1915) et grandit tant en renommée

que c'est par véritables bataillons que les séminaristes vinrent étudier et admirer la « sainte Usine ». Le Pape Léon XIII lui-même reçut Harmel et il est indéniable que cette expérience évangélique contribua à l'élaboration de l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) portant sur la doctrine sociale de l'Église. Au-delà l'amusante anecdote que constitue l'évocation de trains entiers de soutanes visitant avec recueillement la filature Harmel comme d'autres convergeraient vers Rome, Lourdes, la Salette ou Pontmain (époque oblige), ce lieu qui à certains égards peut paraître daté fut pleinement un lieu de la Foi.



LE VAL DES BOIS APRÈS 1875
Au premier plan, la Chapelle et la demeure familiale. — En haut, l'usine incendiée en 1871.

Le « Val des Bois » après 1875

La transfiguration des lieux du quotidien

C'est le Christ, « Seigneur vers lequel convergent les désirs de l'histoire et de la civilisation, le centre du genre humain, la joie de tous les cœurs et la plénitude de leur aspiration » (*Gaudium et Spes*) qui fut le fondement et la fin de cette expérience. Outre la volonté d'Harmel de conserver ses ouvriers dans la Foi chrétienne en leur proposant un cadre baigné de religiosité et rythmé par les offices, outre l'accomplissement de son devoir de charité à l'égard des plus petits, outre la vision chrétienne d'ouvriers dignes d'être mêlés à la gestion de l'usine, il existe dans ce projet un autre aspect réellement universel, *catholique*, et non soumis à la contingence des circonstances historiques. Tout lieu de travail, et plus largement tout lieu de vie peut et doit devenir un lieu de Foi, de sanctification de soi-même et du prochain. En rayonnant auprès des collègues, des confrères, des camarades, de la joie de la Bonne Nouvelle, en sachant chercher le Christ dans son travail accompli avec zèle, quel qu'il soit, le chrétien peut multiplier les lieux de Foi à l'infini, leur redonner du Souffle à chaque instant et les faire prospérer. *Duc in altum*, l'audace paiera.

À lire : *La Condition ouvrière* de Simone Weil et *Rerum Novarum*, l'encyclique du Pape Léon XIII.

L.M.

Rome, Ville Éternelle.

Matthieu Courseau

QUAND ON PARLE des Lieux de la Foi, comment ne pas penser au lieu qui est, depuis dix-sept siècles et plus encore, le coeur de la foi chrétienne et en particulier catholique, comment ne pas penser à Rome ? Certes, la Ville aux sept collines ne commence pas son histoire avec le Christianisme, elle possède un passé prestigieux, passé païen qui a laissé des traces physiques présentes à chaque coin de rue, jusqu'au coeur même des églises ; mais ce passé, il est dominé, surmonté et comme vaincu par le christianisme qui a conquis la Ville et s'y est installé définitivement dans les premières décennies de notre ère, avant de faire de la capitale du monde la capitale du christianisme avec l'empereur Constantin. « Au dessus des ruines, des basiliques, des mosaïques, au-dessus de l'Antiquité et du Moyen-Âge, la coupole de Saint Pierre s'élève comme la domination visible de la papauté, l'emblème visible de l'Église triomphante, sa tiare. »¹.



La coupole de Saint-Pierre

Lieu essentiel car lieu historique : si le Christ, bien sûr, n'a jamais mis les pieds à Rome — si, si, je vous jure ! — en revanche les apôtres ne s'en sont pas privé : Ville - univers, capitale de l'Empire Romain, Rome est l'espace à évangéliser en priorité, et c'est là que vont mourir Saint Pierre et Saint Paul, les deux princes des apôtres, emprisonnés dans la même prison, au bord du Forum républicain, la prison Mamertine qui avait déjà servi, soit dit en passant, pour Vercingétorix et les complices de Catilina (remarque annexe pour les Lettres classiques...) martyrisés le même jour en deux endroits différents de la ville qui deviennent rapidement des lieux de cultes d'abord clandestins puis officiels avec l'autorisation de la religion chrétienne par Constantin. Cette christianisation connut un franc succès dans toutes les classes de la société romaine, de l'esclave au maître, sans distinction, signe d'un besoin fort chez l'ensemble de la population d'un renouveau religieux, lasse qu'elle était de ses faux dieux qui ne lui apportaient rien et ne lui laissaient pas de réel espoir. Aussi les martyrs se

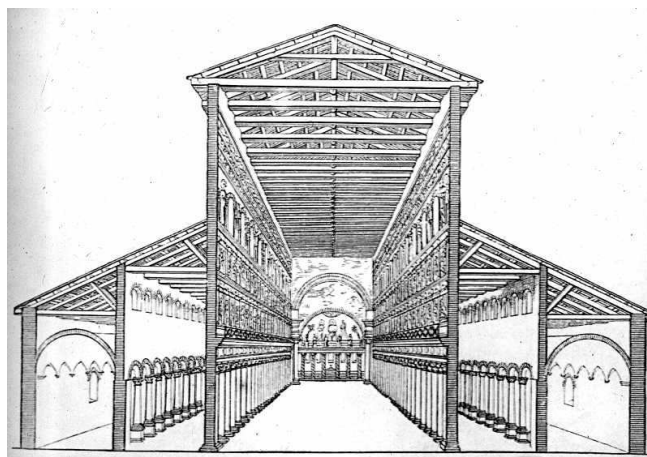
¹E. Quinet, *Allemagne et Italie*, 1839.

multiplient-ils, persécutés par les empereurs qui ne supportaient pas de voir remis en cause les fondements de leur pouvoir, et surtout de ne plus pouvoir être adorés comme des dieux après leur mort ! La litanie est pleine de ces noms de romains martyrisés par le pouvoir impérial à partir de Néron, mais surtout avec Domitien et ses successeurs comme Dèce en 250 de notre ère : Sainte Agnès, Saint Laurent, Sainte Cécile, Sainte Praxède et Sainte Pudentienne, Sainte Constance et Sainte Proculaine, Sainte Zoé, Sainte Sabine, Sainte Anastasie, Saint Fabien, Saint Eustache, ... La liste est innombrable et marque de son empreinte l'ensemble de la Ville par les églises dédiées à ces saints martyrs : plus de 900 lieux de cultes ont été recensés dans la Ville, dont une écrasante majorité d'églises chrétiennes. Pour échapper à ces persécutions, on raconte — même si ce n'est qu'une belle légende — que les premiers chrétiens allaient se cacher dans les catacombes, à l'extérieur de la ville, pour assurer le culte, un peu à la manière de la cave tala de l'ENS. En réalité, les catacombes sont des cimetières et n'ont jamais servi que de cimetières : à l'occasion d'une fête commémorative, un repas et un culte pouvaient être organisés sur le lieu de la sépulture, mais il n'y eut jamais ici de lieu de rendez-vous régulier des croyants. En revanche, les premiers chrétiens se réunissaient bien pour le culte dans des lieux discrets, chez des particuliers, parfois de riches patriciens. Ces lieux de cultes primitifs ont pris le nom de *tituli*, associé au nom du propriétaire du lieu, transmis ensuite d'âge en âge en oubliant l'origine de la titulature pour devenir le nom de l'église : Saint Clément vient ainsi du *titulus* Clementi, Sainte Cécile du *titulus* Caecilii, ... On assimile alors le Saint et le nom de l'église et on transfère les reliques dans celle-ci : ainsi de Saint Clément, 4^e pape mort en exil noyé avec une ancre au cou, dont les reliques sont rapportées depuis la Chersonèse jusqu'à Rome par les Saints Cyrille et Méthode, et déposées dans la nouvelle église Saint Clément, au IV^e siècle.

Lieu essentiel également, car il concentre des reliques saintes en nombre incroyable. Reliques des saints martyrs bien sûr, comme de milliers d'anonymes des premiers temps du christianisme dont on ne conserve comme seule trace qu'une pierre tombale avec un poisson (ictus, comme tout le monde le sait) ou une ancre représentant la croix et la colombe de l'Esprit Saint. Reliques des princes des apôtres conservées sur les lieux de leur martyr, Saint Pierre au Vatican et Saint Paul sur la route d'Ostie, à Saint-Paul-hors-les-Murs, deux des basiliques majeures où des fouilles récentes ont permis d'identifier les corps contenus dans les confessions (l'endroit sous l'autel où reposent les reliques) et de remarquer une concordance remarquable entre les informations que nous possédons sur les deux hommes et les corps retrouvés, que ce soit dans la Nécropole du Vatican, sous la basilique Saint Pierre ou à Saint-Paul-hors-les-Murs. Reliques majeures également que celles concernant la vie du Christ : la mangeoire qui a servi de berceau dans la crèche est conservée à Sainte Marie Majeure aux côtés d'une icône mariale que l'on dit peinte de la main même de Saint Jean Évangéliste, la colonne de la flagellation à Sainte Praxède, un fragment de la vraie Croix rapportée par Sainte Hélène mère de Constantin est à Saint-Pierre du Vatican, l'escalier du prétoire de Pilate à côté de Saint-Jean-de-Latran, ...

Lieu essentiel, car Rome est la capitale de la papauté depuis Saint Pierre, d'abord en concurrence avec l'Empire puis le remplaçant progressivement. On peut donc y découvrir la trace de tous les papes de l'Histoire, mais aussi la trace des luttes pour l'orthodoxie qui ont marqué l'histoire du christianisme, qui ne fut jamais un long fleuve tranquille mais au contraire marquée par des réflexions théologiques incessantes. Toutes les époques, tous les

âges de l'Église y sont représentés, tous les styles artistiques dans ses églises. Quelle plus belle image de sa vitalité constamment renouvelée, de son dynamisme à travers les siècles, que cette conjonction qui n'existe qu'à Rome entre Antiquité ré-appropriée, Moyen-Âge sauvegardé, Renaissance, Contre-Réforme et baroque triomphant. Faisons-en un tour rapide, pour autant qu'il est possible de « faire le tour » d'une telle ville et d'une telle histoire...



Saint-Pierre

Je l'ai déjà dit, l'Église entre dans l'Histoire de Rome en 65, date présumée de la mort de Saint Pierre dans le Cirque de Caligula pendant les persécutions de Néron, sur la colline du Vatican. Sur la tombe de l'apôtre se développe spontanément une commémoration. Pendant deux siècles, les martyres continuent dans tous les hauts lieux de la Rome Antique, comme le Stade de Domitien pour Sainte Agnès qui deviendra la Place Navone. À l'avènement de Constantin, tout change : la Vraie Religion est reconnue et l'empereur décide la construction de multiples basiliques commémoratives, déclenchant des travaux d'une ampleur considérable, en rasant en particulier pour la construction du premier Saint Pierre toute la colline du Vatican. Restent de cette époque quelques églises paléochrétiennes, en particulier le très beau mausolée de Sainte Constance, fille de Constantin, près des catacombes de Sainte Agnès, et le niveau intermédiaire de l'église Saint Clément dont on peut visiter les fouilles. Là se trouvent des fresques des IX^e au XI^e siècles de notre ère représentant des scènes des vies des Saints Alexis et Clément. On retrouve ce même style de fresques dans la chapelle des Quatre Saints Couronnés représentant, dans une période de troubles politiques, la soumission de Constantin au pape et le don qu'il aurait fait de la Ville au Saint-Père. Mais ce qui frappe surtout dans les premières églises romaines, ce sont les mosaïques. Les pierres de couleur et l'or semblent pleuvoir sur l'assemblée réunie pour la messe. Il faut s'imaginer ce que pouvait être une messe dans une église ornée de mosaïques au temps où l'éclairage se faisait encore à la bougie : à la lumière des flammes vacillantes, les millions de facettes de ces tesselles fichées de manière irrégulière dans leur support de plâtre s'allumaient de mille feux qui rejaillissaient sur l'assemblée qui baignait ainsi dans une lumière dorée, éblouissante. Nos projecteurs électriques, bien que ne donnant qu'une pauvre idée de cela, nous laissent néanmoins deviner la splendeur et la luminosité de ces églises du Moyen-Âge. Dans la mosaïque, plusieurs temps, plusieurs générations d'artistes, mais toujours les mêmes thèmes : ceux de la Rédemption par la Crucifixion de l'humanité et de la Gloire du Christ entouré de ses apôtres. Apparaissent donc le trône du Christ sur lequel il peut siéger, ou qui au contraire

l'attend après la sortie du tombeau (l'étimasie est son petit nom savant...), les brebis, au nombre de douze, qui viennent s'abreuver à la source qu'est le Christ, le couronnement du Christ par la main de son père sortie de la voûte céleste, ... Certes, l'art se perd un peu parfois dans la copie, mais les plus beaux exemples sont époustouffants, dans la chapelle Saint Zénon de Sainte Praxède où la mosaïque est véritablement à portée de main, à Saint-Clément, à Sainte-Marie-du-Trastevere, à Sainte-Marie-Majeure. Ces deux dernières églises sont par ailleurs révélatrice d'une vérité qu'on pourrait vite oublier en parlant d'art : tout, à Rome, a un sens liturgique profond, voire théologique. Ainsi, les mosaïques des deux Sainte-Marie sont conçues au XII^e siècle, en pleine querelle du concile d'Éphèse sur la place à accorder à la Vierge dans la religion chrétienne : Mère de Dieu ou mère d'un homme ? On sait que le concile tranchera pour la majesté de la Vierge, Mère de Dieu, Theotokos et Éluë de toute éternité : c'est ce que met en évidence la mosaïque dans ces églises, où la Vierge prend une place prépondérante aux côtés de son Fils, allant même jusqu'à être assise sur son trône avec lui dans l'abside de Sainte Marie Majeure, mosaïque conservée malgré tous les travaux de la basilique.

Rome porte également en elle la trace de la lutte interne de la chrétienté à la Renaissance, du schisme protestant et de la Contre Réforme qui suit le Concile de Trente. C'est en effet une période de grande remise en cause qui s'ouvre au milieu du XVI^e siècle. Les excès des papes, autant chefs d'État que souverains pontifes, laissent des interrogations dans les esprits protestants mais aussi catholiques. S'ensuivent quelques années d'austérité et de simplicité architecturale et artistique... Mais on ne va pas contre sa nature ; le catholicisme est fondamentalement joyeux, et le Romain exubérant : c'est donc à Rome que le mouvement baroque connaît sa plus grande et durable extension. Après la sévérité de Saint Jacques des Espagnols sur la Place Navone, c'est l'explosion des formes, des courbes et de l'illusion qui caractérise le baroque. On pense naturellement à toutes les grandes églises, aux basiliques majeures que sont Sainte Marie, Saint Jean de Latran ou Saint Pierre du Vatican, à Saint Louis des Français ou à Sainte Agnès. Mais Rome recèle bien d'autres merveilles : Saint Ignace, dont le plafond en trompe-l'oeil semble s'ouvrir sur le ciel d'où descend un Christ en gloire accueillant Saint Ignace et toute l'assemblée réunie sous la voûte, Saint Yves de la Sagesse, « petite » chapelle de l'université édifiée par Borromini, toute en blancs et gris et dont le clocheton s'élève en spirales vers le ciel, Saint Charles aux Quatre-Fontaines du même Borromini avec une coupole ovale qui fait d'un recoin minuscule un espace qui semble immense consacré à la prière dans un calme extraordinaire alors que le carrefour qui la longe est un des plus fréquentés et bruyants de Rome, Saint André du Quirinal du Bernin, où les angelots accrochés à la voûte tendent la main aux fidèles, et qui conserve la chambre de Saint Stanislas en l'état depuis sa mort. C'est aussi à Rome que naissent de nombreux thèmes iconographiques très importants dans l'imaginaire chrétien, et en particulier le Jugement dernier : celui de Sainte Cécile du Trastevere, retrouvé il y a peu et datant du XII^e, mais surtout celui de Michel-Ange à la Sixtine. Effervescence artistique hors normes, donc, que celle de Rome, et toujours au service de la religion.

Et depuis le XVIII^e siècle ? Eh bien pas grand-chose : les guerres européennes ont progressivement ruiné les papes, restreint leurs Etats et les ont finalement dépossédés de tous leurs biens : dès lors, le pape se considère comme prisonnier de son palais du Vatican. Pendant ce temps, l'Italie devient un état moderne et uni. Cette situation est résolue par Mussolini avec les accords du Latran, et les relations peuvent reprendre un cours normal. Mais dans le



La coupole de Sant-Ivo

territoire de la Ville, l'Eglise n'appose plus de manière aussi flagrante sa marque : elle n'en ressent plus le besoin car Rome possède suffisamment d'églises. Il n'empêche, le rayonnement est toujours énorme : il suffit de voir les foules qu'attire la Semaine Sainte ou la messe de la Nuit de Noël pour comprendre qu'ici bat le coeur de la Chrétienté.

Pour ceux qui voudraient approfondir cet exposé succinct, je ne peux que vous renvoyer à l'excellent ouvrage de R. Krautheimer, *Rome, portrait d'une ville*, qui fait un point historique sur la transmission du pouvoir à Rome au Moyen-Âge de l'Empereur au Pape, ainsi qu'aux *Itinéraires romains* qui offrent une excellente visite de la Ville et au toujours d'actualité Romée pour un parcours spirituel dans la Ville. Pour ceux qui envisagent un séjour, je ne peux que vous conseiller l'Association Rencontres Romaines qui propose des visites spirituelles de la ville par des jeunes étudiants bénévoles, c'est sympa et pas cher (2,50 euros par visite, pour les frais de l'assoc !). Et comme un peu de pub ne fait jamais de mal, le site web est www.rencontres-romaines.com, et nous sommes basés à la Maison d'Accueil de la Trinité des Monts. N'hésitez pas !



La Piazza di Spagna et au fond, l'église de la Trinité des Monts

M.C.

La foi lumineuse du roman-gothique pisan

Servane Michel

LA PETITE RÉPUBLIQUE DE PISE a eu ses heures de gloire, aux XIII^e et XIV^e siècles, à travers une influence politique et artistique dans toute la Toscane et au-delà. Sa gloire politique est morte, ne laissant comme traces que les blasons, statues et bustes empoussiérés de personnages à l'aura désormais éteinte ; l'autre en revanche brille encore de tous ses feux, témoin d'un temps où exécuter une œuvre d'art était d'abord poser un acte de foi.

Le majestueux « Duomo »¹ a surgi dans l'histoire à la faveur d'une victoire sur les Sarraïns en Sicile (1063), dont le butin a tout entier été destiné à la construction d'une nouvelle cathédrale capable d'accueillir la masse croissante de la population pisane. Mais si son érection relève d'une décision du pouvoir civil, les différents éléments qui composent sa décoration intérieure témoignent avant tout de la foi de chaque artiste qui y a mis la main. Cette double dimension, politique et sacrée, se reflète dans le contraste entre apparence extérieure et spectacle intérieur : tout de marbre recouvert, l'édifice en impose par ses extraordinaires dimensions, destinées à magnifier la puissance de la jeune et fière république ; mais l'unité de son style roman² semble brisée dès que l'on franchit le portail d'entrée. Les artistes de toutes générations n'ont pas craint en effet d'y apporter chacun leur propre pierre, sans se soucier de l'hétérogénéité des styles ainsi mêlés ; en sorte que, enrichie au fil des siècles, la cathédrale offre au yeux du spectateur, simple touriste ou croyant, un théâtre où évoluent statues baroques, figures de mosaïques, *putti* et Madonnes, personnages de marbre ou de bonze, peints, sculptés ou moulés, qui tous racontent l'histoire de l'Église à travers les âges — c'est-à-dire la vie, la prière et les souffrances des chrétiens qui nous ont précédés. C'est ainsi qu'un splendide plafond à caissons de bois doré domine les massives colonnes de marbre et de porphyre, que des arcs en plein cintre abritent un retable baroque et son tabernacle d'argent, et un ambon en haut relief qu'on croirait sorti d'une peinture de Maurice Denis témoigne d'une foi encore vive et féconde au XX^e siècle.

Cette diversité cependant, si surprenante qu'elle soit pour des yeux habitués à la relative unité interne des cathédrales françaises, existait déjà d'un certain point de vue aux premiers temps du gothique pisan. En effet l'aspect extérieur de la cathédrale témoigne lui-même d'influences diverses, celles qui ont façonné le style de la région : les typiques bandes horizontales de marbre gris et blanc révèlent une inspiration mozarabe³, les arcades aveugles rappelle les monuments byzantins, les *loggette* des souvenirs lombards, etc. C'est que Pise, république maritime de premier plan, a très tôt intégré dans la construction de son identité

¹Dressé au centre de la « Piazza dei Miracoli », il constitue avec le Baptistère et la célèbre Tour un ensemble gothique de premier ordre.

²Ce roman n'a rien à voir avec celui de nos églises et basiliques, si ce n'est par ses arcs en plein cintre ; encore ceux-ci sont-ils de marbre vert et blanc et non de granit...

³Dès l'expédition de Sicile (pas celle d'Alcibiade, bien entendu ...) les Toscans ont pu se trouver en contact avec l'art musulman.



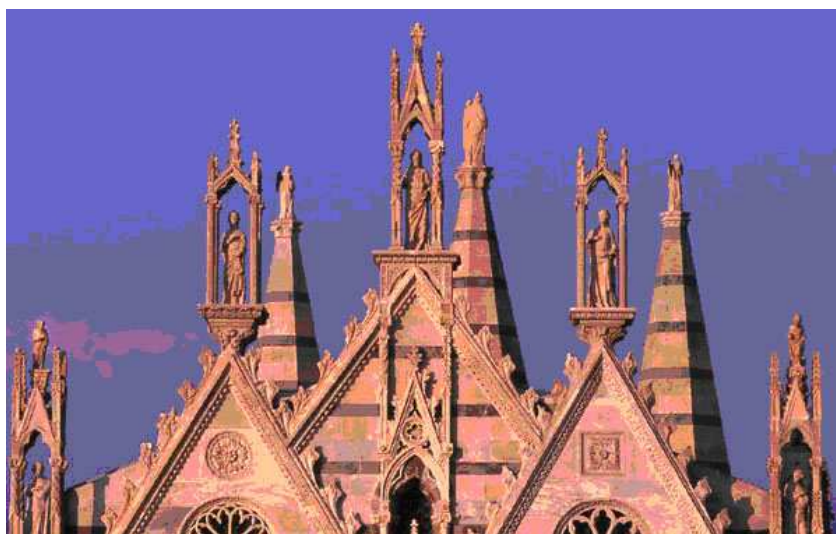
Santa Maria della Spina (vue des Longarni)

les fruits de ses incessants contacts avec tous les coins de la Méditerranée. Voilà pourquoi le mélange des genres qui caractérise sa décoration intérieure n'est peut-être finalement pas étranger à l'esprit de l'architecture médiévale, prête à s'enrichir de tout ce qui tend vers la beauté, quelle que soit son origine. À tout prendre on pourrait dire que la seule différence entre ce que ressentait le citadin pisan d'il y a huit cents ans devant la façade de la cathédrale, et le sentiment que connaît le visiteur moderne en entrant dans celle-ci est la suivante : tous deux se trouvent devant une synthèse d'arts d'origines diverses, mais le premier y découvre tous les bords de la Méditerranée, le second les dix derniers siècles. Étrangeté géographique pour l'un, historique pour l'autre.

Si la cathédrale de Pise montre la foi dans l'histoire, mise en image par différentes sensibilités qui permettent à chacun de trouver la voie de sa prière, tout autre est le spectacle qu'offre l'humble Santa Maria della Spina, petite chapelle sise sur le Lung'Arno — ainsi nommée depuis que lui fut confié le précieux dépôt d'une épine de la Sainte Couronne⁴. Semblable par sa forme à un reliquaire du plus pur gothique incidemment posé entre le fleuve et la rue, elle resplendit de l'éclat de ses marbres, dont la blancheur est rehaussée par les vifs coloris des façades qui l'entourent. À mesure que l'on s'approche se dessinent plus précisément les contours des pinacles, gables et tympan qui en font une sorte de dentelle de pierre, admirable exemple de la fine sensibilité du gothique ; les marbres dévoilent leurs délicates nuances : bandes gris bleuté, médaillons de vert sombre, plaques roses autour des portes de bois... ; les arcs, romans à la base, se brisent plus haut pour devenir des ogives puis des triangles au niveau des tympan, levant ainsi le regard jusqu'au Christ, dont la petite statue est le point culminant de la façade ouest.

Les motifs décoratifs qui avoisinent les statuette des Apôtres, de la Vierge et du Christ témoignent de la liberté d'imagination de ces artistes, issus de l'école du célèbre Giovanni

⁴Cette relique est aujourd'hui conservée à Santa Chiara dell'Opera dell'Ospitale, où elle est exposée à la vénération des fidèles.



Les sculptures du toit

Pisano⁵ : rosaces, trilobes, colonnes et gargouilles, échappant aux règles de la symétrie, parsèment les façades de leur fantaisie délicate ou grotesque, et invitent à voir dans l'édifice sacré le lieu où toute la Création retrouve sa vocation originelle à louer le Créateur.

L'intérieur conserve peu de souvenirs du XIII^e siècle mais garde l'aspect intime et familier d'un lieu propice à la méditation. Malheureusement la relique n'y est plus, et l'édifice, fermé au culte, n'est plus visité par de pieux fidèles mais par les touristes. Reste que cette délicate beauté, destinée à louer la Mère de Dieu, demeure un appel à la contemplation, et nul doute que Notre Dame tiendra compte de chacun des regards qui, avec ou sans la foi, se seront tournés émerveillés vers l'hommage que ses fils ont un jour voulu lui rendre.

S.M.

⁵Le plus brillant des représentants du gothique pisan, dont l'œuvre et l'influence ont fécondé toute la Toscane (Pise, 1254 - Sienne, après 1314).

Voyage en terre augustinienne : l'abbaye de Klosterneuburg

Sylvain Perrot

À UNE DIZAINE DE KILOMÈTRES AU NORD DE VIENNE, dans les contreforts de la forêt viennoise, au cœur des vignobles, se dresse l'imposante abbaye de Klosterneuburg¹. Située sur une assez faible éminence, qui se trouvait au bord du Danube avant sa déviation, l'abbaye fut le témoin de près de dix siècles d'histoire autrichienne². C'est aujourd'hui un des plus grands centres de l'ordre des Augustins. Si les couvents augustins n'ont guère résisté à la Réforme, qui conduisit bien des moines à suivre l'exemple de Luther, ceux qui le sont restés font figure d'irréductibles. L'abbaye de Klosterneuburg se distingue notamment par la formation d'un chœur d'une grande qualité, dans continuité de la pensée du maître sur la musique. Mais d'abord un petit tour architectural...



Un peu d'histoire...

L'abbaye au Moyen-Âge

La visite du *Stift*³ commence par le rappel de la légende liée à son origine. Agnès, épouse du margrave Leopold III, avait perdu son voile d'une grande valeur, emporté par le vent le jour de leur mariage. On n'en retrouve pas la moindre trace pendant neuf ans, jusqu'à ce qu'à l'occasion d'une partie de chasse, le margrave le retrouve. C'est alors que la Vierge lui apparaît et ordonne à Leopold d'ériger un monastère en lieu et place.

¹Littéralement : « nouvelle ville du monastère ».

²En fait, les premières traces d'habitation datent de la fin de l'âge de pierre ; au I^{er} siècle après JC, les Romains y construisent un fortin, qui s'inscrit dans la zone fortifiée du Danube.

³C'est le terme allemand qu'on emploie souvent pour les monastères, dans la mesure où ce sont des *fondations*.

Une telle implantation a surtout un grand rôle politique : il s'agit pour les Babenberg, une des plus puissantes familles de l'époque sur le territoire autrichien, de fermer l'espace danubien pour en jouir un maximum. Si pour ce faire on a pu recourir à des systèmes défensifs, les Babenberg misent sur un large réseau de monastères et abbayes, principalement bénédictins et dans une moindre mesure cisterciens. En 1105 en effet éclate un conflit à propos de l'investiture au trône du Saint Empire entre le parti de l'Empereur régnant, Henri IV, et le parti de son fils soutenu par le Pape. Leopold de Babenberg, après avoir longtemps soutenu Henri IV, se range du côté du fils, lequel l'emporte et prend le titre d'Henri V. Agnès n'est autre que la sœur d'Henri : elle épouse donc Leopold en 1106. Le succès politique conduit Leopold à montrer ostensiblement sa domination dans la « Marche d'Autriche » : il fait donc construire une nouvelle résidence, la « neue Burg »⁴.

Dans les environs de 1110-1113, on construit donc une petite citadelle qui comprend, outre des quartiers d'habitation pour les Babenberg, un monastère qui se voit confier de beaux lots de terre par le margrave. Le 12 juin 1114 sont posées les premières pierres de l'église « *Maria Geburt* » (*Nativité de la Vierge*), là où il y avait une précédente église. En 1133, le monastère, alors séculier, devient un monastère augustinien. L'église est consacrée le 29 septembre 1136.

Un siècle plus tard, on passe du roman au gothique : en 1222, on consacre non loin du monastère la « Capella Speciosa », qui par ailleurs est le plus ancien édifice gothique d'Autriche. La construction de l'édifice a été confiée à des maçons français. À l'heure actuelle, on en voit les fondations. Entre ces dernières et l'église se dresse une colonne gothique à lumières, bâtie en 1381 pour les morts de la peste. À l'origine, cette colonne était au centre du cimetière, lequel fut déplacé ensuite.

Dans une chapelle latérale du chemin de croix se trouve le tombeau de Leopold III avec le célèbre autel de Verdun qui date de 1181, transformé en retable en 1330⁵.

L'abbaye baroque

Les transformations baroques furent engagées sur plusieurs phases dans les décennies qui suivirent 1634. On rapporte que les architectes de la dernière phases furent les Cosmans Andrea de Retti, Giacomo Spazzio et Giovanni Battista Carlone, les sculpteurs Santino Cechina und Pietro Maino Maderno et le stucateur Carlo Passarino.

À partir de 1637, le chantier porte tout particulièrement sur la tour Nord, d'après les plans de Battista Carlone. Elle devait être rigoureusement identique à la tour Sud, achevée en 1592. Cinquante personnes de l'« entreprise » Maderno travaillent à la sculpture. Les travaux s'achèvent en 1648, après une interruption. Maderno reçut la charge de juge dans les carrières impériales ; en 1649, Ferdinand III l'éleva à la noblesse pour ses ouvrages d'art en Autriche et en Hongrie.

L'abbaye au XVIII^e siècle : le baroque triomphant

L'ensemble est à nouveau transformé substantiellement au XVIII^e siècle. En 1706, Jakob Prandtauer commença avec des plans qui suivaient l'état ancien. C'est l'abbé du monastère bénédictin de Melk Berthold Dietmayer proposa ensuite comme architecte Donato Felice d'Allio, qui en 1730 esquissa un complexe architectural beaucoup plus étendu avec quatre

⁴D'où *Klosterneuburg*.

⁵Cf. *infra*

cours intérieures régulières, en ne gardant que l'église de l'abbaye. Ses projets restaient moins riches que Melk ou Gottweig.

Charles VI voulait faire de Klosterneuburg un Escorial autrichien, c'est-à-dire en faire une magnifique résidence couplée à un monastère. On suppose qu'il voulait compenser le déclin de la couronne espagnole : il convient de rappeler en effet que si son frère aîné Joseph n'était pas décédé, il serait monté sur le trône espagnol sous le nom de Charles III. Les plans d'Allio ne le satisfaisaient donc pas, car pas assez « grandioses ».

C'est Joseph Emanuel Fischer von Erlach⁶, en sa qualité de Premier Architecte de la Maison Impériale, éleva le bâtiment, organisa plus fortement les façades et coiffa chaque coin avec une coupole. Donato Felice d'Allio fut associé à la mise en œuvre des plans d'Erlach en 1730.

Après la mort de Charles VI, en 1740, le projet suscite bien des hésitations, car trop démesuré, et fut poursuivi sous la férule de Joseph Kornhäusel mais finalement vite arrêté. Une seule cour intérieure, sur les quatre prévues, fut achevée. Deux coupoles, destinées à exalter la domination des Habsbourg, ont été construites : on voit de très loin les deux couronnes dorées énormes qui ont été posées dessus, la couronne du Saint Empire Romain Germanique et la coiffe archiducal d'Autriche.



Le XIX^e siècle et l'art néo-gothique

Dans les années 1880, Friedrich von Schmidt, architecte à qui l'on doit l'actuel hôtel de ville de Vienne, transforme les deux tours de l'église dans le style néo-gothique. C'est à cette date environ qu'est dévié le cours du Danube.

L'église

L'église abbatiale fut construite entre 1114 et 1136 selon un canon de basilique romane avec une nef principale et deux nefs latérales. La nef et le transept suivent un plan de croix latine. Trois absides closent l'ensemble. Il y avait une tour au-dessus de la croisée qui fut démolie en 1636.

⁶Celui qui rebâtit Vienne en une carrière...

La façade ouest, jusque-là cachée, fut révélée au XIX^e siècle⁷. Un portait de style roman lui fut ajouté à ce moment-là.

Le chœur est dominé par un maître-autel à la structure très élaborée, typique du motif du *theatrum mundi* typiquement baroque. La peinture de l'autel représente la nativité de Marie, patronne de l'église, thématique reprise et achevée par les fresques du plafond qui représentent l'ascension de Marie. C'est là l'œuvre de Johann Michael Rottmayer⁸. Quant aux sculptures, on découvre la Sainte Trinité tout en haut ; toutes les autres sculptures représentent les grands rois de l'Écriture, modèles pour les souverains chrétiens : Ezéchias, Josias, David (qui rappelle aussi le rôle de la musique sacrée), Josaphat qui porte le livre de la loi. Son aussi représentés le sacrifice d'Abraham et la lutte de Jacob avec l'Ange.

Les stalles de chœur et la loge impériale vitrée sont typiques du baroque flamboyant. Le sens politique s'inscrit dans les stalles, où sont représentées les armes de chacun des territoires possédés par les Habsbourg. En haut de la loge impériale, des chérubins soulèvent la couronne impériale...

On peut y admirer un orgue très célèbre en Autriche. Son facteur en est l'illustre Johannes Freundt (originaire de Passau), qui le produit en 1642. L'instrument à trois claviers fut restauré en 1984 et 1990 par l'entreprise suisse Kuhn AG. Des solistes internationaux y donnent régulièrement des concerts, séduits par le son magnifique qui en émane : c'est sur cet orgue que joua essentiellement le très grand compositeur autrichien Anton Bruckner⁹. Pour les spécialistes de l'orgue, sachez que l'instrument se caractérise par une hauteur spéciale, le *la* suraigu se jouant sur une fréquence de 476 Hz.



Le « parcours sacré »

Le cloître

On commence par la salle souterraine Seiler, où l'on voit une maquette de l'évolution du monastère. La salle suivante est le lapidarium romain, où sont exposées diverses trouvailles

⁷Cela dit, quand j'y suis allé, le tout était caché par des échaffaudages...

⁸Celui qui a repeint Vienne en une carrière...

⁹La chorale de jeunes catholiques dont je faisais partie m'a donné l'occasion d'interpréter une de ses plus belles œuvres chorales, le *Locus iste*.

archéologiques d'époque antique.

De là on passe dans le cloître, édifié sur le flanc nord de l'église abbatiale au XIII^e et XIV^e siècles. C'est la partie centrale du monastère. Il a été fait dans un style gothique primitif d'influence bourguignonne, qu'on voit fréquemment dans les monastères cisterciens de la Basse-Autriche¹⁰. Dans la chapelle de la source, qui a un plan à neuf côtés. On peut y voir un chandelier en bronze à sept branches, le plus ancien article du mobilier de l'église abbatiale : la forme stylisée symbolise l'arbre de Jessé, les sept bras représentant les sept dons de l'Esprit.

La visite fait passer ensuite dans une salle où sont exposés de vrais chefs-d'œuvre de l'art médiéval, en particulier la « Madone de Klosterneuburg », qui date d'environ 1300, et le groupe du Christ avec les apôtres (seuls quelques-uns sont malheureusement conservés), qui date de 1390 : ils ont gardé leurs couleurs d'époque.

La chapelle St Leopold

On arrive ensuite dans la chapelle St Leopold, construite au XII^e siècle mais « baroquisée » au XVII^e siècle. C'est un lieu de pèlerinage depuis la canonisation du patron de l'Autriche. Une barrière en fer forgé délimite l'emplacement de la châsse originale du tombeau de St Leopold. Aujourd'hui, les reliques du saint sont conservées dans une châsse dorée et émaillée qui se tient au-dessus de l'autel funéraire.

L'« autel de Verdun »

Cet autel est le « clou » de la visite : il est surnommé « autel de Verdun »¹¹. Selon l'inscription, l'autel fut réalisé en 1181 par Nicolas de Verdun sur commande du prieur. À l'origine, il ne s'agissait pas d'un autel, mais de panneaux fixés sur la chaire. Ces panneaux, cinq en tout, sont chacun composés de trois plaques dorées et émaillées sur trois rangées, ce qui fait un total de quarante-cinq plaques. Chacune représente une scène de la Bible, Ancien ou Nouveau Testaments, selon une organisation que nous allons voir tantôt. Ces illustrations devaient servir pour illustrer l'homélie du prêtre en chaire.

En 1330, l'église est victime d'un terrible incendie : l'eau vient à manquer et seules les réserves de vin permettent de sauver les plaques qui sont toutefois fort endommagées. Le prieur de l'époque, Stephan von Sierndorf, rompt avec le système en cinq panneaux ; il conçoit l'idée d'un *Flügelaltar*, c'est-à-dire un retable. Les germanophones gardent dans leur terminologie le lien entre retable et maître-autel, le premier étant placé au-dessus du second. Ce ne sont donc plus cinq panneaux, mais seulement trois qui composent l'œuvre. Le panneau central est composé de trois anciens panneaux ; les deux panneaux extérieurs sont chacun augmentés d'une colonne de trois plaques, ce qui fait deux panneaux de quatre plaques sur trois rangées, ce qui porte à cinquante-et-une le nombre total de plaques.

Le revers, quoique non visible des fidèles (du moins pour ce qui est du panneau central), était peint de quatre scènes du Nouveau Testament, aujourd'hui considérées comme les plus anciens panneaux peints monumentaux de l'art germanique. Désormais détachés, ils sont actuellement exposés dans la salle médiévale dont j'ai parlé ci-dessus.

¹⁰ Je tâcherai de vous en faire visiter un dans le prochain Sénevé, celui de Heiligenkreuz.

¹¹ C'est bien la Verdun française... vous allez comprendre pourquoi.



Nicolas de Verdun, orfèvre et émailleur de Lorraine, a vécu environ entre 1130 et 1205. Il compte parmi les plus grands maîtres du travail de l'or et de l'émail de l'art roman. L'autel de Verdun¹² est considéré comme son chef-d'œuvre.

Les panneaux expriment l'histoire du Salut. Les plaques sont organisées selon le principe de la typologie, pratiquée dès les premiers pères de l'Église. Il s'agit d'interpréter des épisodes de l'Ancien Testament à la lueur du Nouveau. L'Ancien Testament est de ce point de vue une anticipation du Nouveau. C'est ainsi qu'il faut lire les trois ordres qui hiérarchisent les plaques de l'autel.

L'ordre central représente des scènes du Nouveau Testament, qui est l'époque de l'accomplissement de la promesse et de la rédemption par le Christ. Ses dix-sept plaques sont placées sous le vocable *sub gratia*, « sous la grâce ». Les deux autres ordres sont consacrés à l'Ancien Testament : l'ordre supérieur, *ante legem* (« avant la Loi »), rassemble les épisodes qui ont lieu avant le don de la Loi à Moïse ; l'ordre inférieur, *sub lege* (« sous la Loi »), rassemble les épisodes qui ont lieu après. Une lecture horizontale du premier, puis du troisième et du deuxième ordres donne donc à voir une histoire chronologique de la Bible, quoiqu'au sein des ordres elle puisse être modifiée. Une lecture verticale met en lien les trois illustrations superposées dans un ordre « typologique ». La plaque centrale est évidemment la crucifixion. La plaque supérieure représente le sacrifice d'Isaac, la plaque inférieure le retour des douze envoyés de Moïse, dont la mission consistait à rapporter des fruits de la terre de Canaan (Nb 13). C'est bien ce qui fait le cœur du Salut : la réalisation de la promesse.

¹²La tradition veut que l'on garde le terme allemand en traduction, mais on l'aura compris, il ne s'agit pas d'un autel à proprement parler.

Colonne	1	5	6	11	15
ANTE LE-GEM	Naissance d'Isaac	Traversée de la Mer Rouge	Moïse va en Égypte	Joseph dans la citerne (Gn 37)	Arche de Noé
SUB GRA-TIA	Naissance du Christ	Baptême du Christ	Jour des Rameaux	Mise au tombeau	Pentecôte
SUB LEGE	Naissance de Samson (Jg 13)	Bassin de Salomon (2 Ch 4)	Fête de la Pâque juive	Jonas avalé par le poisson (Jon 2)	Don de la Loi sur le Sinaï
Lien typologique	Naissance	Purification par l'eau	Entrée de l'Agneau	Prison	Manifestation de l'Esprit

TAB. 1 – Quelques exemples de la typologie à l'œuvre dans l'autel de Verdun



Les colonnes 1, 11 et 15

Le « parcours sacré » s'achève dans l'église dont j'ai parlé ci-dessus. Le « parcours impérial » prévoit la visite des appartements impériaux ; les deux fois où je suis allé à Klosterneuburg, ce parcours n'était pas ouvert au public (il l'est seulement en été). Je n'en parlerai donc pas, d'autant qu'on s'éloignerait un peu de la thématique des lieux de la foi... Je vous invite simplement à visiter cette abbaye si vous passez dans le coin ! En sortant, vous pourrez toujours faire un petit tour dans une des *Konditoreien*¹³ de la ville, et telle cette tala que je ne nommerai pas, enfin manger une viennoiserie !

Pour finir, en ce mois de fête des dédicaces de basiliques, signalons que l'église obtient le titre de basilique pontificale mineure en 1936. Les coïncidences sont d'ailleurs intéressantes : la fête de l'abbaye a lieu le jour de la St Leopold¹⁴, le 15 novembre...

S.P.

¹³Salons de thé...

¹⁴C'est le Leopold lié à la fondation du monastère ; canonisé en 1485, il est saint patron de l'Autriche. Ce jour-là, nous lui préférons St Albert le Grand, dominicain, docteur de l'Église.

Talassades

Jean-Marie Aaron Lustiger (1926-2007)

Raphaël Spina

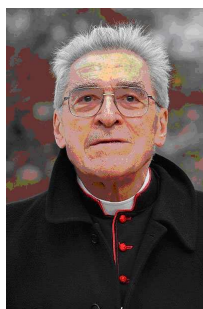
CE SOIR-LÀ, sur notre chemin de Compostelle, le SMS d'un bon ami non-tala m'apprit la mort de Mgr Lustiger. Il ne nous restait plus qu'à l'évoquer dans nos prières aux laudes et aux messes du lendemain et du jour de ses obsèques – et à me confirmer dans ma tâche de nécrologue officieux du Sénévé. Quand le « cardinal juif » devint archevêque de Paris en 1981, pratiquement aucun de nous n'était né. Après sa retraite, qui précéda de peu de mois le décès de Jean-Paul II, lui aussi présent depuis toujours dans notre horizon, nous étions nombreux à être soudainement dépayés...

Nous sommes aussi quelques-uns à nous souvenir de sa remarquable prestation en salle Cavaillès, en janvier 2006. Assis tranquillement sur le bureau, il s'exprimait à l'aise, limpide, sans aucune note, malgré le poids de l'âge et, déjà, de la maladie. La voix très basse et un peu fatiguée qu'il avait peu avant dans la salle des Sœurs de l'Adoration avait fait place à celle de l'orateur et du pédagogue des bons jours. L'archevêque émérite de la grande capitale brossa une ample fresque des mutations de la France des dernières décennies, cita Henri Mendras, décrivit le passage d'une société rurale de petits villages groupés autour de leur clocher à une population urbanisée et donc plus sécularisée. Au cours du plus beau *speech* laïc et républicain que j'aie entendu depuis longtemps, le fils de déportée souligna la réconciliation des deux France, insista qu'elle était à la fois le pays de Voltaire et la Fille aînée de l'Église, salua la laïcité nationale, et reprit son idée chère que les Droits de l'Homme, issus autant des Lumières que du christianisme, ne peuvent être durablement fondés que sur la Révélation. Il regretta enfin la non-mention des « racines chrétiennes » dans la constitution européenne, ce qui revenait à ses yeux à négliger une source de l'humanisme et les droits de la personne¹. Il fallait entendre la dignité et la simplicité de son discours, par exemple quand il évoquait la marche des Beurs pour leur intégration en 1983, et leur aspiration profonde à devenir français à part entière. A regretter qu'il ne soit pas candidat aux élections !

« Je suis cardinal, juif et fils d'immigré », aimait-il à se décrire avec son humour légendaire. À son départ puis à son décès, tous ont salué en lui une personnalité exceptionnelle. Refaisons ensemble le parcours hors-norme d'un des dirigeants les plus marquants de l'Église de France contemporaine.

Boulangier à Berszin en Pologne, Charles Lustiger émigre à Paris après la Grande Guerre. Il épouse en 1925 Gisèle Lustiger, une lointaine cousine. Ensemble ils tiennent un magasin de bonneterie rue Simart dans le XVIII^e arrondissement. Aaron naît le 17 septembre 1926 à l'hôpital Rothschild, le dispensaire de la communauté juive – qui devait sous la Shoah être le

¹Lors des questions, après l'avoir remercié, je lui fis remarquer qu'il était initialement question d'inclure dans le préambule non pas les « racines chrétiennes » (fait historique constatable de tous) mais les « valeurs chrétiennes » (notion idéologique, facile à détourner à toute sorte de fins anti-laïques, surtout en l'absence d'une définition claire desdites valeurs). N'aurait-il pas mieux valu commencer tout de suite par la notion moins vague et moins contestable de « racines chrétiennes » ? La réponse du cardinal témoigna du laconisme qu'il savait aussi avoir le cas échéant : « Je ne sais pas ». Le Père Armogathe enchaîna alors qu'il aurait souhaité quant à lui une mention des « racines bibliques », terme incluant autant les Juifs que les Chrétiens.



Mgr Lustiger

lieu de rafles de malades par la police française, et de scènes de chasse à l'enfant au récit insupportable... Élève au lycée Montaigne, il fait connaissance très jeune avec l'antisémitisme, essuie le mépris, les insultes et même les coups de camarades de classe haineux. Très tôt aussi il voit de ses yeux le national-socialisme : collégien germaniste, il se rend en Allemagne en 1936 et 1937, dans une famille chrétienne et antinazie. Dans son uniforme obligatoire des Jeunesses Hitlériennes, un de ses hôtes le prévient : « On tuera tous les Juifs. ». « En 1939, quand le Front Populaire s'est effondré, je savais qu'ils feraient ce qu'ils avaient dit ». En voyage en Israël en 1995, Mgr Lustiger sera accusé par certains d'avoir « abandonné » le judaïsme en 1940 par peur de la persécution. La chronologie ne tient pas. C'est dès l'âge de 10 ou 12 ans qu'à la découverte d'une Bible protestante, le sentiment lui est venu que le Nouveau Testament était l'accomplissement de l'Ancien, le christianisme la suite du premier. Le vendredi saint de 1940, avant même l'invasion, alors qu'il est évacué sur Orléans avec sa sœur Arlette, il rencontre la grâce dans la cathédrale de la ville. Il reçoit le baptême le 25 août. Dès cet instant et toute sa vie, il insistera n'avoir jamais renié son judaïsme, et se considère toujours comme juif. Il l'écrit à ses parents : « Je ne passe pas à l'ennemi, je reste juif. » Il ne renoncera jamais à son prénom d'origine, faisant remarquer que le culte de St Aaron est d'ailleurs toléré. Et s'il prend celui de Jean-Marie, c'est que ce prénom double est d'origine hébraïque. Sans doute l'incompréhension familiale lui a-t-il coûté bien des souffrances. En 1945, son père veut encore faire annuler son baptême. Il confirme alors, devant le grand rabbin Kaplan et un curé qui sauva des Juifs, qu'il est venu à l'Église de son plein gré et entend y rester. A la fin de sa vie, il dit toujours « nous » en parlant des Juifs. Juif de naissance, chrétien de baptême, il vit pleinement et sans contradiction sa double appartenance, comme Édith Stein. Cette figure majeure du rapprochement judéo-chrétien est de ceux qui a aidé à consommer la rupture entre catholicisme et antijudaïsme, et démontré définitivement l'absence d'incompatibilité entre les deux confessions.

« Ce fut comme si tout à coup, le crucifix s'était mis à porter l'étoile jaune... »

Les lois de Vichy, encore plus contraignantes que celles de Nuremberg, fondent à l'époque l'exclusion antisémite sur des critères « raciaux » et non religieux. Un évêque, Mgr Courcoux, intercède pour ses parents auprès du Commissariat Général aux Questions Juives. Ce dernier assure hypocritement qu'ils peuvent se déclarer sans crainte au recensement. Et ils se retrouvent peu après à porter l'étoile jaune, tandis que leur boutique est menacée d'aryanisation. En 1942, prévenant les grandes rafles, Charles repart à Orléans avec son fils et Arlette.

Sa mère s'attarde à Paris pour tenter de sauvegarder le magasin. Elle est dénoncée par un voisin ou un employeur, et arrêtée. L'appartement familial est pillé. Le 13 février 1943, le convoi n° 48 l'emmène de Drancy à Auschwitz pour un voyage sans retour. Dans les fosses communes et les fours crématoires de Pologne ont aussi disparu 40 parents de Charles Lustiger, et toute la communauté de Bendzin, ghettoisée, affamée, spoliée puis déportée.

De cette douleur Mgr Lustiger ne parlera presque jamais. « C'est le secret de mes parents et le mien ». Ce n'est qu'en juin 1983 qu'il se rendra en pèlerinage à Auschwitz, et il n'y reviendra qu'à grand coût personnel, à la demande expresse du pape, en 2005, pour représenter Jean-Paul II aux commémorations du soixantième anniversaire de la découverte du camp, puis en 2006 pour accompagner Benoît XVI à Birkenau.



Devant un mirador d'Auschwitz-Birkenau

Réfugié en zone sud à Decazeville, Jean-Marie Lustiger travaille avec son père sous des faux papiers. Le futur archevêque se mêle à la faune cosmopolite de la cité minière, travaille avec des Républicains espagnols réfugiés, côtoie des communistes, des anarchistes. Il acquiert une expérience directe du monde ouvrier, assez rare chez un futur prélat. En 1944, il doit passer à la clandestinité, et y reste jusqu'à la libération de la région toulousaine.

Revenu à Paris, il s'inscrit en lettres à la Sorbonne, milite à la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne), inspire au congrès décisif de l'UNEF à Grenoble la célèbre redéfinition de l'étudiant comme « jeune travailleur intellectuel » (1946). Dès l'instant de sa conversion il s'est senti appelé. En 1946 il entre donc au séminaire des Carmes tout en gardant contact avec le monde sorbonnicole. Il est ordonné prêtre dans la nuit de Pâques, le 17 avril 1954, à St-Joseph-des-Carmes.

L'aumônier de la Sorbonne

De 1954 à 1969, le P. Lustiger est chargé de l'aumônerie des étudiants parisiens. Il prend la tête du Centre Richelieu, fondé en 1946 au 2, place de la Sorbonne par cet éveilleur célèbre que fut Mgr Charles. Sous sa responsabilité, près de 5 000 jeunes, dont les étrangers, les étudiants en lettres et sciences de la Sorbonne, les Chartistes, l'Ecole d'architecture, l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud, etc. Il les emmène en pèlerinage à Chartres, en Terre Sainte ou à Rome. En 1963, ils célèbrent les matines du samedi saint dans la chapelle Sixtine, où le pape Jean XXIII vient soudain se joindre à eux. Il goûte la théologie du P. de Lubac, celle d'Urs von Balthasar, écoute son père spirituel le cardinal Veillot, n° 2 du Vatican sous trois papes. Il traverse l'ère du Concile. Comme Karol Wojtyła et Josef Ratzinger, il restera attaché à une vision équilibrée de son héritage, cédant peu aux progressistes, encore moins aux traditionalistes et aux intégristes qui le détesteront toujours.

Soucieux de pastorale, il fait figure de prêtre fort peu engagé. A la Libération, il a refusé de suivre les chrétiens progressistes, que leur souci de rénovation sociale conduit vite jusqu'à l'alliance avec les communistes. Pendant la guerre d'Algérie, alors que ses étudiants sont concernés au premier chef par l'envoi du contingent, il organise quelques veillées de prière pour la paix, et convie des catholiques d'opinion opposée à s'y recueillir ensemble. Mais il ne prend aucune position sur la « sale guerre », et ne semble pas gêné par le silence public remarqué de son archevêque, l'ex-vichyste Mgr Feltin, sur le recours systématique à la torture et aux disparitions, pourtant dénoncé par une frange engagée de jeunes chrétiens. Lors de la révolte étudiante de mai 1968, s'il reconnaît la nécessité de « déconditionner » l'individu et de critiquer toutes les idéologies, y compris celles d'inspiration religieuse, il se tient en retrait de la mêlée, et ne se reconnaît pas dans la dimension violente et irrationnelle de l'événement. Quand Maurice Clavel salue une fermentation « spirituellement magnifique » ou un certain nombre de ses étudiants une manifestation de l'Esprit, on l'aurait entendu bougonner que « l'Évangile n'a rien à faire dans cette foire »...

De 1969 à 1979, le P. Lustiger est curé de Ste Jeanne-de-Chantal dans le XVI^e arr. qu'il gère avec son vicaire, le P. André Vingt-Trois. Le 8 décembre 1979, pour la Nativité de Marie, il est intronisé évêque d'Orléans – la seule partie de sa carrière ecclésiastique hors de Paris, pas très loin certes, et pas pour longtemps : le 31 janvier 1981, à la surprise générale, Jean-Paul II le promeut archevêque de Paris en remplacement de Mgr Marty.

« Rien n'est impossible à Dieu », a-t-il pris comme devise épiscopale à Orléans lors de son intronisation. *A fortiori* de faire de lui le premier archevêque de Paris qui ne soit pas chrétien de naissance... Conscient de l'ampleur de la tâche et de la nouveauté, Mgr Lustiger implore d'en être dispensé. Le secrétaire de Jean-Paul II lui réplique d'un sans appel : « Vous êtes le fruit de la prière du pape. »

« Mgr Bulldozer »

Ce n'est pas subjectivité que de dire que Jean-Paul II fut particulièrement bien inspiré lorsqu'il décida, à genoux ou à plat ventre, de cette nomination. L'ouragan Lustiger allait profondément réformer, revitaliser et dynamiser un diocèse-clé.

A la tête de l'aumônerie de la rue d'Ulm alors en période de basses eaux, il place dès mars 1981 le père Jean-Robert Armogathe qu'il a connu jadis à la Sorbonne. Au service de la « nouvelle évangélisation » voulue par le Pape, il découpe de nouvelles paroisses, supervise la construction de sept nouvelles églises. Soucieux de formation sacerdotale, il flanque l'unique grand séminaire de huit communautés de séminaristes plus petites placées dans des paroisses proches de Notre-Dame. Il instaure pour eux une année de formation spirituelle, multiplie les retraites sacerdotales, se mêle à ses prêtres lors de « lundis de prière ». Une œuvre fructueuse et indispensable si l'on sait que 10 % des ordinations françaises se font aujourd'hui dans son diocèse !

À destination des laïcs, il crée en 1984, au sein de l'École Cathédrale, une faculté de théologie indépendante, pour 2 500 inscrits. Il soutient l'introduction à Paris de communautés charismatiques nouvelles comme l'Emmanuel ou le Chemin de Vie. Il organise des chemins de Croix, ainsi sur la colline de Montmartre, relance les pèlerinages à Chartres, en Terre Sainte, à Taizé. Il multiplie les appels paroissiaux à « Agir pour la Foi », les initiatives diocésaines que vient couronner en 2004 l'opération « Paris-Toussaint » — une semaine où

les catholiques de la capitale sont invités à se répandre dans les lieux de vie des Parisiens pour parler de leur foi. Amateur d'art moderne, il surprend en passant commande d'œuvres à l'esthétique novatrice pour Notre-Dame ou pour le décor des JMJ de 1997. Amoureux de belle liturgie, il remplace le mobilier liturgique du chœur, dote Notre-Dame d'une nouvelle maîtrise, fonde une école de formation pour les célébrants professionnels, fait adopter de nouveaux habits plus gracieux et aux signes plus lisibles.

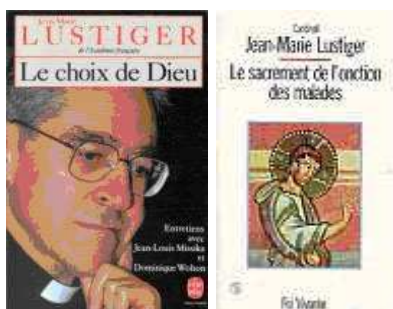
Prédicateur de qualité, il célèbre la messe chaque dimanche soir dans sa cathédrale. Il connaît l'importance des médias. Il crée Radio Notre-Dame en 1981, dès l'autorisation des radios libres. Il fonde KTO en 1999, fait éditer *Paris Notre-Dame*, un bulletin diocésain hebdomadaire. Dans des homélies variées, il s'exprime sur les vocations, les sacrements, les différentes voies de la vie chrétienne, les témoins et les saints de France et d'ailleurs... Parallèlement, il intervient régulièrement dans les médias nationaux. Enseignement, jeunes, guerres et paix, Tiers-Monde, Europe, bioéthique, rien ne lui échappe.

Volontariste, rapide, impatient, c'est aussi un inorganisé « congénital »² qui presse son entourage, bouscule et critique ouvertement les bureaucraties et les organisations ecclésiastiques, et prend ses décisions en solitaire. On le dit facilement autoritaire, souvent très colérique, parfois assez malpoli ! C'est aussi un électron libre, qui fait cavalier seul avec Radio ND, fonde KTO sans concertation avec la CFRT et en concurrence directe avec son émission *Le Jour du Seigneur*, ou crée l'École Cathédrale en marchant sans vergogne sur les plates-bandes du vieil Institut Catholique ou des jésuites du Centre Sèvres...



On lui doit près de vingt-cinq ouvrages publiés. Dans *Le Choix de Dieu*, il se livre sur son parcours et ses vues devant le redoutable intervieweur Dominique Wolton. Son dernier livre, *La Promesse*, en 2002, revenait sur la continuité du judaïsme au christianisme et exposait sa réflexion théologique sur Auschwitz, « crucifixion » et anéantissement du peuple théophore, et souffrance assumée par le Christ en croix. Ses contacts sont innombrables avec des représentants du monde économique, politique, culturel. Il est entouré d'un véritable brain-trust de normaliens et/ou de philosophes : Jean-Luc Marion, Jean Duchesne, Rémi Brague, et bien sûr celui qu'on ne présente pas, le Père J.-R. Armogathe ! Il a côtoyé Robert Badinter, Jean Daniel, Michel Serres, Philippe Meyer, Jack Lang, André Glucksmann, Alain Finkielkraut, Serge Klarsfeld, ou encore Paul Ricœur, Emmanuel Levinas, René Rémond... Logiquement mais à contre-cœur, il accède une première fois à l'immortalité, en succédant en 1995 à Mgr Decourtray, un primat des Gaules marquant, au fauteuil 4 de l'Académie française. Assez peu présent en-dehors des jours d'élection, lui qui lisait aussi ses *Lucky Luke* dans le train qui l'amenait à Rome pour son élévation au cardinalat (1983) y fit surtout les homélies funèbres des membres disparus.

²Selon l'aveu même de son bras droit Mgr Vingt-Trois.



Il a sacré dix-sept évêques, inspiré bien des nominations (le tiers de l'épiscopat actuel ?). On ne saurait oublier sa part dans le succès des six voyages pontificaux en France dont cinq avec étape à Paris, encore moins dans celui des JMJ de Paris, tenues à l'été 1997. Sans être primat des Gaules, il s'impose sinon comme le chef officieux de l'Église de France, du moins comme l'interlocuteur naturel, privilégié des autorités. Il est régulièrement reçu pour discussions par les présidents François Mitterrand – dont il fit en 1996 l'homélie funèbre remarquée – et Jacques Chirac. Une position privilégiée qui lui vaut bien des jalousies parmi ses pairs, et c'est aussi par peur de sa réputation autoritaire et indépendante qu'ils ne voulurent jamais l'élire à la tête de la conférence épiscopale...

« La voix du pape », comme on le qualifie parfois, irrite à Rome comme à Paris, par sa proximité notoire avec Jean-Paul II, sa facilité d'accès au pape et l'influence qu'on lui prête sur le pontife. Leur faible différence d'âge, leur identité de vues, leur commune origine polonaise, leur même connaissance du français, du polonais mais aussi du yiddish ne peuvent que faciliter leur complicité. À l'instar du pape, Mgr Lustiger soutient les travailleurs du syndicat Solidarité dans les années 1980, apporta sa contribution à l'effondrement en 1989 du « colosse aux pieds d'argile » communiste, et en fut remerciée en mai 2007, sur son lit d'hôpital, par un prix polonais prestigieux. Membre d'une demi-douzaine de congrégations vaticanes, il s'est néanmoins fait vite trop d'ennemis à Rome. En dépit des spéculations sur le « pape juif » dont Nostradamus aurait prédit l'avènement pour le début du III^e millénaire, et quand bien même la tenue tardive du conclave ne l'aurait pas disqualifié du fait de son âge et de son état de santé, seul un miracle improbable aurait pu le faire sortir pape de l'auguste assemblée...



Mgr Lustiger et Jean-Paul II

Un Prince de l'Église dans le siècle

Comme résumera *Le Monde* à son décès, « il est libéral et moderne sur la morale sociale, les Droits de l'Homme, mais raide sur le dogme, l'enseignement, la liturgie ». Il sait donc être déconcertant.

Avocat infatigable de la dignité de la personne, il veut fonder ses droits imprescriptibles sur Dieu, Créateur de l'homme à son image. La seule réalité absolument immuable, indépendante de toutes les évolutions culturelles et de la relativité historique (*Dieu merci, les droits de l'Homme*, 1989). Il incarne une Église réconciliée avec les principes de la Révolution, ceux qu'elle combattit bien trop longtemps au lieu de se limiter à critiquer les aspects discutables de son cours. Il célèbre l'unité de l'histoire de France : « Il n'y a pas une France née du baptême de Clovis et une France née de la victoire de Valmy. Clovis et Valmy appartiennent à la mémoire de tous et tous peuvent les revendiquer (...) La singularité de la France est de mettre son pouvoir unificateur au service de la liberté. » Défenseur de la « juste et saine laïcité », admirateur de la loi de 1905, il veut s'y tenir, et critique ainsi l'immixtion de l'Etat dans les affaires de l'Islam lorsque se met en place le Conseil Français du Culte Musulman en 2003 : il y voit un risque de remise en cause du « compromis à la française ». La même année il se dit opposé à une loi contre le port du voile musulman à l'école.

Il a mené la fronde contre la loi Savary de 1984 sur le grand service unifié de l'Éducation nationale. Mal à l'aise avec la sécularisation de la société et la libéralisation des mœurs, il critique les « néo-païens » ou ceux qu'il baptise les « pagano-chrétiens ». Il combat l'IVG, l'euthanasie, le clonage, la recherche sur les embryons. Mais il se montre aussi aux côtés des « blessés de la vie », s'affiche dès 1983 aux côtés de la marche civique des Beurs, défend les immigrés, les chômeurs. S'il accueille avec réserve les actions du mouvement sans-papiers dans les églises de Paris, c'est derrière lui que l'Église de France dénonça la loi de 2005 sur « l'immigration choisie » comme « une rupture avec toutes les traditions françaises ».

L'extrême-droite antisémite l'a toujours haï. Ses prises de positions contre le communautarisme et le racisme sont sans ambiguïté. En 1996, après les déclarations léninistes tonitruantes sur « l'inégalité des races », il riposte sans appel contre « la résurgence du paganisme le plus cynique et le plus dangereux pour la conscience d'une nation. La théorie de l'inégalité des races a entraîné des horreurs. La foi chrétienne, dans toute la tradition biblique, dit que tous les hommes sont égaux en dignité. »

Mais il conteste aussi la sortie de *La Dernière Tentation du Christ* de Scorsese, ou l'affiche d'*Amen* sur laquelle la croix chrétienne se prolonge en croix gammée. Partisan d'une laïcité apaisée, il garde une certaine réserve envers les Lumières. En 1989, il prend la décision discutée de boudier la panthéonisation de l'abbé Grégoire (1750-1831). Le conventionnel schismatique favorable à la Constitution civile du Clergé l'emporta dans son esprit sur l'artisan de l'émancipation des Juifs et des esclaves, de la lutte contre le vandalisme, de la fondation de la République, des musées et des grandes Écoles... Interrogé par D. Wolton sur les textes antijuifs accablants de bien des Pères de l'Eglise et sur la responsabilité du christianisme dans les siècles de persécutions, il botte en touche en rejetant la responsabilité de l'antisémitisme moderne sur... Voltaire ! En passant juste sous silence un petit détail : que l'Émancipation des Juifs d'Europe est le produit direct des Lumières, quand la papauté s'empessa en 1814 de relever pour quarante-cinq ans les murs du ghetto de Rome abattus par Napoléon. Sur les centaines de pages de ce livre passionnant, c'est le seul passage où l'on peut dire que Mgr Lustiger savait aussi à l'occasion ne pas manquer de culot... !

Sa contribution majeure, c'est bien sûr celle aux meilleures relations avec le judaïsme. En 1985 à Bruxelles, il est le premier prélat à assister au congrès juif mondial et à intervenir au dîner de clôture devant quatre cent cinquante membres, pour évoquer la perte irréparable que la Shoah a fait subir à l'identité de l'Europe. En 1987, il est le médiateur-clé lors du règlement de l'interminable affaire du Carmel d'Auschwitz. Jusqu'à cette époque (on a peine à l'imaginer de nos jours), la tendance en Pologne était de gommer systématiquement le caractère juif et génocidaire du lieu, au profit d'une célébration de ses seuls martyrs polonais communistes et catholiques (moins de 10 % des victimes du camp) ! En contribuant au départ du Carmel le plus bruyant de la planète, Mgr Lustiger aida au rétablissement de la vérité historique et de la neutralité indispensable du plus vaste cimetière du monde. En France même, il inspire la déclaration de repentance de 1997 pour les silences coupables de l'Église sous l'Occupation (seul un tiers de ses pairs la signent, preuve que le tabou reste fort...). Il est un des artisans majeurs du succès du voyage papal en Terre Sainte en 2000.



Le rabbin + le cardinal = deux Juifs

Jean-Paul II le maintient après ses 75 ans, et n'accepte sa démission que trois ans et demi plus tard, le 11 février 2005. Son ancien vicaire général de 1981 à 1999, André Vingt-Trois, lui succède sans surprise et est intronisé le lendemain. La dernière messe du cardinal à Notre-Dame est chargée d'émotion ; derrière son humour il ne cache pas qu'il se sent « bouleversé ». Il part « avec des centaines, des milliers de meilleurs souvenirs », en laissant un diocèse en bonne forme mais orphelin d'une personnalité d'exception, et sans s'exempter d'autocritique : « Ai-je toujours bien agi ? Certainement pas. Que Dieu me pardonne. »

Il participe au conclave. Retiré à la maison de retraite sacerdotale Marie-Thérèse (XIV^e arr.), il doit lutter contre la fatigue, bientôt le cancer du larynx. En octobre 2006, il révèle dans une lettre aux prêtres parisiens qu'il souffre d'une « grave maladie », ajoutant avec humour : « ceci n'est pas mon testament ». En janvier 2007, il fait sa dernière apparition publique aux obsèques de l'abbé Pierre. Le 23 avril, il est admis à la maison médicale Jeanne-Garnier (Notre-Dame du Calvaire). Le 31 mai, alors que ses collègues sont réunis pour élire Max Gallo au fauteuil d'Henri Troyat, Mgr Lustiger vient faire à l'Académie des adieux à la dignité pathétique et remarquée : « vous ne me reverrez pas ». Il ajoute avec esprit : « Les premiers seront les derniers. Ici, je n'ai pas été très assidu, mais là où je serai, je serai très présent pour m'occuper de l'Académie, je vous donne l'assurance de mes prières, ici et ailleurs. (...) Quand je dis adieu, je dis à Dieu, à vous, à tous. »

Jusqu'aux dernières semaines, il tient à garder une activité et reçoit encore les nouveaux prêtres sur son fauteuil roulant. Son décès est annoncé au début de la soirée du 5 août, en la vigile de la Transfiguration.

Ses obsèques le 10 se tiennent en la présence œcuménique du Président de la République, qui fit exprès l'aller-retour depuis ses vacances américaines, du Premier Ministre, de quatre membres du gouvernement, du président socialiste de l'Ile-de-France, de la 1^{re} adjointe au maire de Paris, ou encore du fondateur du Modem. L'ancien président de Pologne et père de Solidanorsc, Lech Walesa, symbolise par sa venue la gratitude du pays de ses parents. Sont là aussi seize cardinaux, cinquante évêques, cinq-cents prêtres, des représentants de toutes les confessions chrétiennes, de l'Islam, du judaïsme français et mondial. Et des milliers de Parisiens et de simples particuliers.

À l'homélie de Mgr Vingt-Trois succède l'hommage de l'Académie à « notre frère supérieur » par la bouche de Maurice Druon. Le Cardinal Poupard lit un message de Benoît XVI. Le point culminant de la cérémonie est sans conteste atteint lorsque conformément aux dernières volontés du cardinal, de la terre d'Israël fut versée sur son cercueil. Puis son petit-neveu et son cousin Arno, rescapé des camps de la mort, récitent devant lui le Psaume 113 en hébreu, puis le *kaddish*, la prière juive des morts. Le fils d'Israël est descendu pour l'éternité dans la crypte des archevêques derrière le grand autel de Notre-Dame. Sur son cercueil une petite plaque, une fidélité double : « Jean-Marie Aaron Lustiger ».

R.S.

À la découverte des églises viennoises (5) : *Maria am Gestade*

Sylvain Perrot

DANS LE TOUT DERNIER SÉNEVÉ, je vous ai invité à une petite promenade du côté du *Fleischmarkt*. Partons-en, direction plein Nord. On passe sur le *Hoher Markt*, où se trouvent d'intéressantes ruines romaines, puis on continue le long de la *Wipplinger Straße*. Juste avant le pont en fer forgé en *Jugendstil* qui surplombe l'ancien fossé, il faut tourner à droite. Si l'on avait continué, on aurait vu juste après le pont la porte de la section consulaire de l'ambassade de France à Vienne¹. Mais comme vous ne souhaitez guère accomplir de formalités administratives (du moins maintenant...), vous avez pris à droite et vous êtes arrivés sur le parvis inexistant de l'église *Maria am Gestade*, où l'on célèbre régulièrement des messes en français.



L'église

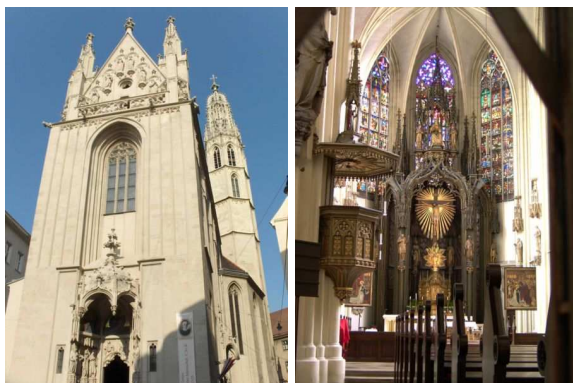
Maria am Gestade est une église gothique, qui géographiquement donc se trouve non loin du canal du Danube, dans le quart nord-est du premier arrondissement. C'était l'église traditionnelle des marins du Danube. C'est de là que vient le nom de l'église, *Gestade* signifiant « rive ». En effet, dès le IX^e siècle, à cet endroit devait se dresser une église ou une chapelle en bois. Les premières sources à mentionner cette église datent de 1158. Quant à savoir de qui elle dépendait, les archives sont confuses : il semble qu'elle soit passée entre les mains des moines du monastère des Écossais, celles de familles bourgeoises de Vienne et celles de l'évêque de Passau.

Vers 1330, l'église est propriété des seigneurs de Greif, qui refirent le chœur et probablement y aménagèrent le caveau familial. En 1332, on commence la construction d'une église à nef unique sur une fondation polygonale. Par la suite, l'église revint aux évêques de Passau

¹ L'ambassade à proprement parler occupe un élégant palais *Jugendstil* sur la place Schwarzenberg, au sud du Ring.

et y resta après l'accession de Vienne à l'épiscopat en 1469. Au cours du XVIII^e siècle, l'état de délabrement de l'église s'accroît. Elle servit même d'entrepôt et d'écurie... En 1812, elle est à nouveau consacrée et confiée à l'ordre des rédemptoristes en 1920. En 1900 puis en 1930 l'église est restaurée, en particulier les statues du portail.

La nef est curieusement plus petite en longueur que le chœur, ce qui est dû à l'étroitesse du terrain. Elle est légèrement de biais. Sa construction est commencée en 1400. Le clocher, commencé en 1330, présente des similitudes avec le chantier de la cathédrale Saint-Étienne, qui lui est contemporain. Le maître-d'œuvre du chœur et du clocher est Michael Knab, qui fut l'auteur de projets pour la cathédrale. C'est finalement son successeur qui sera un des architectes de Saint-Étienne. Ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'église *Maria am Gestade*, c'est sa flèche interrompue de 1419-1428, ornement gothique s'il en est : cette tour à sept côtés, d'une hauteur de 56 mètres, évoque les sept douleurs de Marie. Elle était à l'époque reconnaissable de loin et on la voit souvent sur les plus anciennes représentations de la ville.



L'église a trois portails, qui sont parés de reliefs et de personnages. Le portail du chœur montre une Vierge au manteau protecteur et un couronnement de Marie, qui datent des deux de 1350, tandis que le portail central présente des représentations assez réalistes d'anges musiciens. Le portail principal, orné d'un baldaquin, montre des reliefs de St Jean le Baptiste et de St Jean l'Évangéliste, datés de 1410. Un groupe représentant l'Annonciation, dans la nef, fut fait en 1360. Il est proche du style de l'église des Minorites². Le détachement du groupe par rapport au mur et la mise en scène de la gestuelle dans l'espace en font une œuvre typique de la transition vers le haut gothique.

Le culte de St. Klemens Maria Hofbauer

Le 4 novembre 1862 y sont transférés les restes mortels de St Clément-Marie Hofbauer, qui permit à l'ordre rédemptoriste de s'implanter hors d'Italie : ils se trouvent dans l'autel, la vieille plaque funéraire a été accrochée à l'une des colonnes. En 1909 est prononcée sa canonisation et depuis 1914 il est patron de la ville de Vienne.

Jean Dvorák Hofbauer est né en Moravie. Son père meurt quand il n'a que 7 ans, laissant douze enfants en bas âge. Jean veut être prêtre, mais sa mère, sans ressources, le destine à

²Au programme d'un prochain Sénevé...



être boulanger. Affamé de Dieu, il se fait ermite dès qu'il le peut, prenant le nom de Clément-Marie. Des bienfaitrices lui ouvrent le chemin des études et de la théologie. Il s'y nourrit des livres de St Alphonse de Liguori, fondateur de l'ordre des Rédemptoristes³. Avec son ami Thaddée Hübl, il se rend à pied à Rome et entre chez les Rédemptoristes à 33 ans. Devenu prêtre, il crée et anime une mission perpétuelle à Varsovie durant vingt ans et suscite de nombreux postulants. Il choisit les meilleurs orateurs et les meilleurs musiciens. En 1806, Napoléon le fait expulser et disperse sa congrégation. De son petit appartement de Vienne, il sera, jusqu'à sa mort, le guide spirituel des romantiques, des intellectuels, des artistes et des étudiants, car il avait repris à Vienne ce qu'il avait fait dans son église de Varsovie. Sur les instances du pape Pie VII, l'empereur d'Autriche-Hongrie François II signe, le 19 avril 1820, le décret autorisant la congrégation du P. Hofbauer. Saint Clément-Marie était mort le 15 mars précédent, désormais jour de fête à Vienne.

Un escalier escarpé, qui date dans son état actuel de 1937, conduit à l'église depuis le fossé dont on a parlé. Les Viennois ont été ainsi amenés à rebaptiser cette église en *Maria Stiegen*⁴, jouant sur les sonorités de *Gestade*. Ce long escalier est d'ailleurs très apprécié pour les mariages.



S.P.

³La « Congrégation du Très Saint Rédempteur », fondée en 1732, est un ordre de prédicateurs et de missionnaires. La règle est approuvée par le pape Benoît XIV en 1749.

⁴« Escalier de Marie »

« N'ayez pas peur... ! »

Raphaël Spina

ROBERT HOSSEIN, ALAIN DECAUX ET BERNARD LECOMTE présentent leur spectacle sur Jean-Paul II, le 8 septembre 2007, Fnac des Ternes à Paris

Au lever du rideau, il est cloué sur son lit d'hôpital, peu après l'attentat du 13 mai 1981, et toute sa vie défile devant ses yeux. 33 tableaux, jusqu'à 80 acteurs sur scène, une équipe de maquilleurs de talent, et 4 acteurs miraculeusement ressemblants pour interpréter Jean-Paul II, un pour chaque étape de sa vie ! On verra mis en scène les deux occupations de la Pologne, le conclave, les rencontres d'Assise. On fera se rencontrer Gorbatchev et le Saint-Père sur les ruines du Mur de Berlin. On verra l'abbé Pierre confronter avec lui leurs points de vue divergents sur le préservatif.

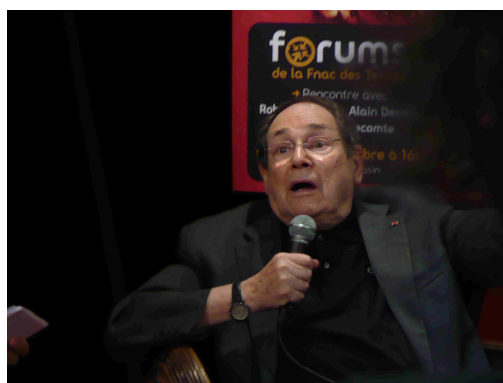


Cela promet un spectacle de choix. Mais ce n'est pas ce qui met le plus l'eau à la bouche, lorsque l'on rencontre les trois principaux concepteurs du spectacle. C'est que l'on est en présence de comédiens d'exception, au moins pour les deux premiers, et qu'ils nous offrent un beau moment d'instruction, de sourires et d'émotion. En particulier, toute l'énergie de Robert Hossein passe dans ses grands gestes, toute sa force de conviction humaniste et tolérante aussi, toute la compassion qu'il ressent pour les humbles et les pauvres (dont il provient) et à qui il a co-dédié le spectacle. On sent qu'il veut faire passer dans ses mots, comme il le fera passer sur scène, toute l'énergie et tout l'amour qu'il dit avoir mis à faire ce spectacle sur un homme d'exception.

Robert Hossein

À ses côtés, Alain Decaux, l'homme qui a fait aimer l'Histoire aux Français au fil d'un demi-siècle d'émissions télévisées, de romans et de livres de vulgarisation. Il connaît Robert Hossein depuis 50 ans, et il a monté 35 spectacles avec lui — sera-ce le dernier, ils n'en

savent rien, c'est ce qu'ils se demandent à chaque fois depuis plus d'une demi-douzaine de nouveaux shows ! Ministre de la Francophonie pendant trois ans sous l'ère Mitterrand, l'académicien s'était arrêté en Italie sur le chemin du Liban en guerre pour rencontrer le pape. Il découvre un homme « prodigieusement en colère », qui l'attend assis à son bureau, qui le fait asseoir avec une brutalité à le faire trembler, avant de lui lancer : « Alors, qu'est-ce qu'on va faire pour le Liban ? ! ». Un saint a bien le droit d'être en colère ! Témoin oculaire, il revoit aussi ce voyage pontifical en Colombie en 1987, où il est frappé par le bonheur de foules immenses à voir Jean-Paul II et à l'acclamer, par le silence qui se fait avant que l'ancien travailleur de Solvay laisse tomber simplement, sans démagogie : « moi aussi, j'ai été ouvrier ». Ou lorsque le pape se rend sur l'emplacement d'une ville récemment engloutie avec ses 20 000 habitants sous un torrent de boue, sur lequel a été planté une pauvre croix de bois : au mépris de la sécurité, il s'avance jusqu'à celle-ci et se jette à genoux dans la boue pour prier. Le journaliste Bernard Lecomte a travaillé pendant 15 ans sur la Pologne, à partir de 1978. Il a couvert en 1979 le premier voyage du pape dans son pays d'origine. Sans le prendre pour Zorro, et même s'il n'a pas fait tomber le Mur à lui tout seul, il est sûr que sans lui, il y aurait une chance qu'il soit encore debout ! Sa biographie soignée du pape, parue chez Gallimard en 2003, actualisée après son décès, lui a demandé 4 années de travail, et s'est vendue à 50 000 exemplaires. Avec Mgr di Falco, évêque de Gap, il a été le principal consultant historique des deux compères pour ce spectacle colossal sur un religieux à l'envergure historique peu commune. Peu habitué à l'exercice, quand il a eu Robert Hossein au bout du fil pour la première fois, il a cru avoir affaire à un imitateur...



Bernard Lecomte et Alain Decaux

Aidé de son ami A. Decaux, Robert Hossein se livre pudiquement sur son propre parcours spirituel. Un soir qu'ils travaillent ensemble un spectacle, l'écrivain découvre l'interrogation qui tient son ami : « Crois-tu qu'il y a quelque chose d'autre ? ». La réponse ne se présente pas pareil pour lui, baptisé de naissance, que pour le fils d'un compositeur persan né à Samarkand et d'une mère orthodoxe de Kiev, et qui n'a été élevé dans aucune religion ! Les Hossein ont vécu à Paris pendant 15 ans dans une pauvreté absolue. Le jeune garçon a vu son père longer toute la rue Monsieur-le-Prince en zigzaguant, non pas parce qu'il était ivre, mais pour éviter ses créanciers. Il a dû resquiller avec ses amis pour voir ses premiers films à Saint-Germain-des-Prés. Il est passé par les pensions de toutes les religions. En faisant connaissance ainsi

avec toutes les Églises, il a acquis pour elles un immense respect. Mais il a fallu longtemps pour qu'il se mette à chercher. Puis pour qu'un accident lui fasse voir les choses autrement. Et pour qu'enfin, une voix lui dise que comme il est en train de devenir « un vieux c... », s'il veut sauver son âme, il est grand temps qu'il s'y mette ! Alors qu'il est désormais en pleine gloire, Robert Hossein décide de tout laisser, et se retire Reims pendant 7 ans. Il rencontre sa femme, et décide de se faire baptiser en même temps que leur enfant ; il a alors largement passé la quarantaine. Ce jour-là, dit Alain Decaux, Robert Hossein ne fut plus seulement un ami pour lui, il devint un frère. Robert Hossein évoque ces amis disparus que furent pour lui l'abbé Pierre et Jean-Marie Lustiger, et son immense estime pour le pape. Il n'a pu le rencontrer qu'une seule fois : après le succès de son Jésus (800 000 spectateurs en 4 ou 5 mois !). Jean-Paul II, curieux de ce record, l'invite avec ses 12 apôtres d'acteurs, par l'intermédiaire de l'archevêque de Paris. Les deux hommes parlent ensuite une demi-heure ensemble dans le bureau pontifical... en russe, et sans accent !



C'était pour eux une gageure — sinon un miracle... — que de couvrir en deux heures une vie aussi longue et riche, celle d'un des hommes les plus importants, les plus intéressants et les plus universels de l'époque contemporaine, de l'envergure d'un De Gaulle ou d'un Churchill. Un pape au parcours atypique. Pas seulement parce qu'il est Polonais au lieu d'être Italien. Mais aussi parce qu'au contraire d'une multitude de prêtres, de prélats ou de prédécesseurs de son temps, souvent entrés au séminaire avant l'adolescence, lui a vécu une vie d'homme avant de devenir séminariste clandestin à 21 ans, en pleine Pologne occupée. Il voulait être comédien, et il a fait pendant dix ans des répétitions théâtrales avec des jeunes filles. Il a été ouvrier pour éviter l'envoi au travail forcé en Allemagne. Il a aussi traversé toute la tragédie de l'Europe, dans cette Pologne victime des deux totalitarismes. Il a vu la guerre, l'antisémitisme, le nazisme, le stalinisme, la chute du communisme, la mondialisation. Pape des Droits de l'Homme, il a réconcilié l'Église avec une notion qu'elle combattit à l'origine, et leur a même consacré sa première encyclique en 1979, lui qui a par ailleurs plaidé inlassablement pour la liberté de conscience. Il en savait le prix pour en avoir éprouvé la privation en Pologne, et aussi parce qu'il avait compris que contre le communisme, le discours de défense des Droits de l'Homme était le plus subversif. Il a fait tomber la peur. Un pape non-polonais n'aurait jamais pu se rendre au-delà du rideau de fer, il était plus difficile de lui refuser de revenir voir son pays. Moscou avait certes hésité avant d'autoriser le voyage. Il est venu, et des centaines de milliers de personnes sont sorties dans les rues

sans crainte pour l'acclamer, et il a même pu se rendre à Dantzig, au berceau de Solidarité, devant les caméras... La jeunesse de plusieurs continents l'a « senti » et adopté ; elle aussi a eu spontanément et mystérieusement confiance en lui.

C'est l'homme et son histoire qui seront au cœur du spectacle, et non simplement le pape et le pontificat. Il n'y aura pas de sujets tabous. Ainsi un débat saisissant sur la contraception opposera sur scène Jean-Paul II et l'abbé Pierre ; car même sur le préservatif le débat au sein de l'Église a été intense à l'ère du sida. Il ne sera pas non plus question de dire que Jean-Paul II avait forcément raison sur tout. Bernard Lecomte concède ainsi qu'il aurait pu faire plus par exemple pour la place des femmes dans l'Église. Pour expliquer les aspects déconcertants d'un pape complexe et inclassable, ni « conservateur » ni « progressiste », Bernard Lecomte décrit la situation de l'homme. Le pape est un homme au milieu de tous les autres hommes, prophète mais homme, à la tête de la plus grande et de la plus vieille institution du monde, une Église qui compte deux millénaires et un milliard d'hommes les plus divers. Comment tous ces fidèles pourraient-ils être d'accord avec lui sur tout ? Ainsi la chasteté prônée par le pape, rappellera en scène l'abbé Pierre, ne peut pas avoir le même sens en Afrique qu'en Europe ; cela n'empêche pas les habitants du continent noir d'être très croyants et de vouloir se confesser. Quant à Mgr Lustiger, tout en rappelant que la contraception n'est pas quelque chose de très beau, alors que l'acte sexuel est ce qu'il y a de plus beau au monde (l'acte de don absolu), il soulignait aussi qu'il n'était pas question de mettre en danger la vie du partenaire : donc si vous ne pouvez pas vous contenir, mettez-le. Plusieurs Églises nationales ont reconnu la nécessité du préservatif, et des évêques africains prennent en charge sa distribution ou l'éducation sexuelle des fidèles, sans être désavoués par Rome. C'est qu'il revient au Pape de fixer l'horizon idéal, inaccessible ou difficile d'atteinte, tandis qu'il revient aux évêques de gérer le peuple chrétien dont ils ont la charge.

On évoque longuement l'oecuménisme et le dialogue interreligieux. Alain Decaux annonce que l'on montrera sur scène la rencontre d'Assise, unique dans l'Histoire, où furent présents, pour prier pour la paix, des représentants de toutes les religions et jusqu'à des bouddhistes. Il évoque la mémoire du « cardinal juif » Lustiger, le converti qui jusque sur son cercueil n'a jamais renié son peuple ni le judaïsme, lui qui disait : « nous sommes un grand peuple et il y a eu un divorce ». Comment ne pas rappeler que Jean-Paul II est le premier pape à être allé aussi bien dans une synagogue qu'au pied du Mur des Lamentations et bien sûr à Auschwitz-Birkenau ? Et il est aussi allé au Maroc et a parlé en arabe à la foule à Casablanca, il est entré dans la mosquée de Damas. Le message de Jean-Paul II, c'est que quiconque croit en Dieu est respectable. Le spectacle est dédié à toutes les religions et à toutes les cultures du monde. Aux croyants comme aux incroyants, et surtout, « à tous ceux qui veulent vivre avec dignité », en particulier « à tous ceux qui veulent pouvoir vivre dignement d'un métier qu'ils auront choisi » — une formule du pape qui a assez marqué R. Hossein pour qu'il la répète à plusieurs reprises. Il voudrait que les gens se sentent un peu mieux en sortant qu'en rentrant. Et qu'ils captent quelque chose de l'héritage du pape, pas qu'ils se bornent simplement à lui rendre hommage sans plus de suite. Que ce soit pour eux non une fin mais un commencement. Que ceux qui ont eu de la chance et ont réussi dans la vie se sentent appelés à donner quelque chose et sachent se mettre eux-mêmes par terre quand ceux qui y sont leur tendent la main...

R.S.

Vie de l'aumônerie

Le monothéisme dans la Bible : une conférence du Père Armogathe

Sylvain Perrot

LES TREIZE ET QUATORZE OCTOBRE DERNIERS, l'aumônerie faisait son week-end de rentrée chez les Franciscains de la Clarté-Dieu à Orsay. Ce WE, magistralement organisé par nos princes bien-aimés, fut un temps d'échanges, de rires mais surtout un temps d'apprentissage. Le Père Armogathe, qui en d'autres moments porta la casquette d'aumônier tala voire d'aumônier scout, nous a proposé un très bel enseignement sur le monothéisme dans la Bible. En voici un compte-rendu, comme il m'a été demandé. Je précise que ce ne sont pas là les propos exactement retranscrits du Père, mais les humbles notes d'un disciple : qu'il me soit donc pardonné toutes les erreurs qui pourraient se trouver çà et là.

La naissance du monothéisme

Présentation du problème : qui du monothéisme ou du polythéisme est le plus ancien ?

La question du monothéisme est une question qui, au plan théologique, mérite réflexion de même qu'elle est actuellement renouvelée sur le plan historique. L'idée majeure est que le monothéisme n'est pas naturel. Selon Herbert de Cherbury¹, il existait un monothéisme primitif, dont le polythéisme serait en fait un développement. C'est aussi la position d'un Voltaire, pour qui le polythéisme naît d'une rupture du monothéisme occasionnée par l'émergence de la supersition. Aussi a-t-on parlé d'un *Urmonotheismus*, d'un « monothéisme primitif ».

Contre cette idée se dressent des penseurs de la religion comme Hume, Rousseau et Wellhausen : c'est le polythéisme qui est primitif et qui devient un monothéisme. Hegel a largement contribué à diffuser cette idée. Ainsi le monothéisme est-il perçu *a priori* comme progrès. L'idéologie qui sous-tend donc cette thèse se nourrit des théories de Darwin. Est ainsi élaboré le schéma d'un progrès continu. La première étape en serait l'animisme, lié au nomadisme : l'homme nomade tendrait à vénérer ce qui assure sa survie au quotidien, que ce soit le lapin ou la pluie. Avec le début de la sédentarisation et la constitution des villages apparaît le totémisme, la communauté se réunissant autour d'un arbre sacré, rocher sacré... Par exemple, les populations indiennes d'Amérique du Sud, qui suivent un calendrier lunaire, se réunissent toutes les deux années lunaires, faisant preuve en quelque sorte de semi-sédentarisme. Après le totémisme viendrait le polythéisme, qui se définit par une organisation hiérarchisée de dieux. Les étapes suivantes seraient la monolâtrie (l'hénothéisme) puis le monothéisme. C'est du moins le point de vue de Wellhausen, tel qu'il l'expose en 1878 dans ses *Prolégomènes à l'histoire du peuple juif* ou celui de W. Smith dans *La religion des Sémites*. C'est un schéma d'amélioration constante ; mais en quoi le monothéisme est-il meilleur que les autres ?

¹NdlR : le baron Edward Herbert of Cherbury a écrit notamment un *De religione laici* (*De la religion du laïc*), qui a fait date.

Penser le monothéisme

Le monothéisme demande un grand effort intellectuel, qui est le refus des autres dieux. On a le dieu de sa famille, de sa tribu, de son clan. On peut ainsi penser à l'ange du Portugal dans le *Soulier de satin* de P. Claudel. Si la monolâtrie consiste à vouer un culte à son propre dieu, le monothéisme consiste à croire qu'il n'existe qu'un seul Dieu.

Il faut bannir l'idée socio-géographique selon laquelle le dieu unique serait né au désert, dans la mesure où les grandes figures du monothéisme ont connu un temps de désert : Moïse, le Christ, Mahomet... Toutefois l'ethnographie montre que les peuples du désert ont de grandes difficultés de subsistance, ce qui n'est guère propice au développement du monothéisme, qui demande des loisirs, une réflexion intellectuelle approfondie : de fait, le monothéisme est plutôt un phénomène urbain. Comme le biotope désertique exige la survie, on y est d'abord porté au polythéisme.

La distinction entre polythéisme et monothéisme est moins claire qu'on ne le croyait il y a cinquante ans : que convient-il d'appeler monothéisme ? Si on le définit comme religion à unique dieu, on se heurte alors au problème de la monolâtrie. Les polythéismes, qui concernent la plus grande partie de l'humanité, sont hiérarchisés (sauf peut-être les religions animistes) : grands dieux/petits dieux, un ou deux dieux principaux (couple primitif) avec une cascade de dieux qui en découle. Mais qu'est-ce que dieu ? qu'est-ce qu'un dieu ? quel est le statut des anges et des génies ? y a-t-il des divinités intermédiaires à l'image du démiurge de Platon ? Il est intéressant de constater que, quoique polythéistes, les grandes théogonies historiques reposent sur un dieu principal et principal.

Le monothéisme est maintenant bien connu par les découvertes épigraphiques, ce qui remet en cause un monothéisme qui serait premier. Les fouilles archéologiques² ont fait apparaître à Jérusalem une soixantaine de statues féminines qui remontent aux années 527, date de la destruction du Temple. Toutes sont cassées : est-ce là le fait du roi ? des prêtres ? des fidèles, qui auraient vu certains espoirs déçus (bataille perdue...) ? Dès lors, au dernier quart du VI^e siècle, il y des gens dans la Ville Sainte qui avaient des statues liées directement au panthéon phénicien. Il est difficile de penser aujourd'hui un monothéisme primitif mais bien plutôt la cohabitation du monothéisme et du polythéisme, y compris dans le même individu.

Moïse : le premier monothéiste ?

En 1940, W. F. Albright émet la théorie d'une révolution mosaïque (*Mosaic revolution*). Le Moyen-Orient ancien était polythéiste, mais Moïse est arrivé et a dit : « Tu n'auras qu'un seul dieu ». Moïse serait ainsi le premier monothéiste³. S'ensuit le développement jusqu'à Jésus d'une *Heilsgeschichte*, une histoire du salut. Cette idée a beaucoup plu, y compris aux théologiens marxistes et de la libération : la libération d'Égypte devenait la libération des peuples. Le problème est que notre seule source, c'est la Bible alors que les archives égyptiennes, quoique considérables, n'en font pas mention. Or les scribes égyptiens écrivaient tout (comme la *Stasi...*), alors pourquoi n'en parlent-ils pas, alors qu'ils parlent de tout ? !

²Ce sont les fouilles de Dama Kathlin Kenyon effectuées sur l'Ophel en 1962.

³De ce point de vue, Abraham est monolâtre, car il honore le dieu de sa tribu ; Moïse en revanche a dit : « C'est le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob le meilleur ».

Le monothéisme dans la Bible

Questions d'archéologie

La considération de la Bible par les archéologues a conduit à l'établissement d'une topographie de la Palestine (en particulier sous la conduite de Petrie...). Le *Deutscher Palästina-Verein* a fouillé des Tells pour vérifier la Bible. On en vient à écrire : *La Bible a dit vrai*.

Puis l'on crée l'« archéologie biblique » (un « truc farfelu », comme s'il y avait une archéologie de *Pantagruel* ou de *Notre-Dame de Paris* d'Hugo...); c'est l'archéologie du tesson, devenue archéologie syro-palestinienne (à l'époque de la *New Archaeology*), appellation beaucoup plus sérieuse et pragmatique, qui engage un travail d'équipe, où une semaine de fouilles représente un an de recherches en laboratoire. Une chaire d'archéologie biblique voit le jour à Strasbourg. Mais qu'est-ce que faire l'archéologie d'un livre ? On connaîtra de gros échecs, en particulier à Jericho, dotée de remparts selon le livre de Josué ; or on a une bonne stratigraphie et... pas de remparts !

Dans les années 1970, l'archéologie syro-palestinienne connaîtra un excès inverse : on fouille comme si on était chez les Sarmates (et encore, on lit Tite-Live quand on le fait). Mais les apports sont réels, notamment pour la protohistoire d'Israël, la connaissance des populations cananéennes. On en vient à l'idée qu'il n'y pas eu de conquête, mais que l'hébraïsation est le fait d'une poignée d'Hébreux au contact de la population indigène. D'où venaient les Hébreux ? Il y eut *a priori* deux moments : celui de Joseph et celui où la population venait peut-être d'Égypte, du Neguev...

Dans les années 2000-2005, c'est une nouvelle révolution, celle de l'archéologie contextuelle, environnementale (*Contextual Archaeology*). On ne fait plus l'économie du récit biblique : il est considéré comme un objet archéologique au même titre que la documentation épigraphique. C'est toutefois un texte littéraire, qui donc suppose un certain nombre de réserves.

Dans les années 1980, l'exploitation de découvertes archéologiques importantes avaient ouvert de nouvelles perspectives :

- les inscriptions trouvées en 1975 dans un sanctuaire des IX-VIII^{es} siècles à Kuntillet Hajrud. On hésite pour la datation entre le règne de Joas et celui de son fils Ochozias. Les inscriptions sont les suivantes : « Je te bénis par Yahvé de Samarie et par son *asherah* » et « Yahvé de Teman et son *asherah* ». La première, en cananéen, peut aussi signifier « Yahvé le Gardien ». Si l'on garde le sens « de Samarie », alors c'est une divinité régionale, de même que dans le cantique d'Habaquq « Dieu vient de Teman », on peut y voir le lieu de culte (celui que l'on vénère à Teman) ou situer l'origine du culte yahviste à Teman. Reste le problème de l'*asherah* : s'agit-il de la parèdre de Yahvé ?
- une inscription du milieu du VIII^e siècle trouvée en 1982 à Hebron dit : « Béni soit Ouria par Yahvé et son *asherah* ». Est-ce un objet de culte ? un pieu, un poteau d'adoration (il y a un poteau qui s'appelle *asherah* dans le Temple et qui fut détruit par Joas). Donc *asherah* : parèdre ou poteau ?

Monothéisme de lettrés, polythéisme du peuple ?

Notre vision du monothéisme vient du Deutéronome, écrit par un petit groupe d'intellectuels qui défendent le monothéisme. En fait, il y a un écart avec la religion populaire. En

1868, on avait déjà trouvé une amulette de Yahvé vénéré sous la forme du soleil avec la mention d'une *asherah*⁴ En Samarie au VII^e siècle est attesté un temple honorant une divinité-taureau (alors que Samarie est censée être yahviste à ce moment-là). Y a-t-il eu un yahvisme pur comme décrit dans le Dt ? Il vaut mieux songer à des rémanences de vieilles religions. Josias (640-609 av. JC) est renvoyé aux temps mythiques de Salomon... Le Deutéronome justifie la réforme autoritaire de Josias par le comportement de Salomon ; les rédacteurs ont projeté leur monothéisme dans passé. Il y avait un yahvisme polythéiste dans les populations locales. Le récit du Deutéronome a sans doute été écrit dans les années 620, donc à l'époque de Josias.

La question suscite de grands débats. L'idée aujourd'hui dominante est que les lettrés font une révolution mais le peuple a un yahvisme polythéiste. Mais il y a souvent une idéologie cachée derrière les hypothèses... J. Tigay est parti des noms propres de personnes, tribus, lieux dans inscriptions et textes. Il en a fait de grandes listes, qui font apparaître beaucoup de noms théophores (c'est-à-dire que les noms propres contiennent El, Yahvé, Baal...). On voit que le culte de Yahvé très répandu au VII^e siècle. À la lumière de ces travaux, J. De Moor en vient à penser les choses de manière tout à fait différente par rapport à l'opinion dominante. Il y aurait en fait un monothéisme du peuple et un polythéisme de cour. Les prophètes ne râlaient pas contre le polythéisme mais contre les superstitions populaires. La popularité de Yahvé est croissante, comme le montreraient les statistiques... La proportion de noms théophores s'accroît : 25 % puis 80 %. Le deuxième argument, exposé par Mark S. Smith dans *Origines du monothéisme biblique d'après les textes ougaritiques*, est que le nom propre marque l'activité religieuse d'une famille et non d'un peuple. Les toponymes sont selon lui tous tardifs, alors que Tigay les met au début. La popularité de Yahvé est réelle mais les peuples tout autour d'Israël n'ont pas de noms théophores. Il faut peut-être y voir une volonté de se distinguer des autres populations plutôt qu'une fidélité particulière à Yahvé. Si l'on mène la même enquête dans les inscriptions d'Ougarit, on ne trouve pas d'*asherah* en théophore ; que ce soit à Ebla, Carthage, ou en Égypte, il n'est pas de nom théophore. Le yahvisme est proprement le monothéisme.

De Moor fait une brillante construction en 1990 dans *The Rise of Yahvism*⁵, mais ça ne tient pas debout... Le yahvisme serait une réaction en 1200 au polythéisme, qui correspondrait aux conflits entre Baal et El et à la désaffection des religions traditionnelles. Il y a donc un culte nouveau à Yahvé, attesté à Ougarit. Au Nord de la Palestine, il est Baal, tandis qu'au Sud, il est Yahvé/El (Iam étant la forme ougaritique). Joseph encouragea un culte exclusif (au temps d'Akhenaton) ; au XIII^e siècle, arrivent des *apirous*, des nomades, dans lesquels certains voient les Hébreux, en Égypte (ce sont en fait des brigands qui attaquent aux frontières) ; cela coïncide avec un regain pour Yahvé ; vers 1200, Beia conduit un autre groupe de nomades et envahit le pays de Canaan. On aurait des traces dans la Bible, qui citerait des poèmes théogoniques très anciens, récupérés par les rédacteurs du VII^e siècle. Mais c'est dénier aux rédacteurs du VII^e siècle toute puissance de création, d'invention, de capacité à faire de l'archaïque⁶.

Voici quels seraient les textes des origines :

- Gn 49 : récit de Jacob : origine des 12 tribus
- Jg 5 : Debora (hébraïque) et Baraq (phénicien)

⁴Décidément, le mot du jour...

⁵Une deuxième édition est publiée en 1997.

⁶Lisez l'épopée de Gilgamesh dans traduction Bottéro, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, L'Aube des Peuples, 1992 !

- Ps 68
- Ha 3

Mais avant de poursuivre, petite pause sportive : un match de touch-rugby, dont les uns ne connaissent toujours pas les règles et les autres se demandent quel saint peut bien le patronner, oppose l'équipe de Baal à celle d'El. Le monothéisme a gagné.

Les rapports entre Yahvé et les religions proche-orientales

Yahvé, Baal et autres Elohim

La question du Décalogue est très confuse : Dieu y apparaît dactylographe⁷, Moïse porte les lois. Arrivent le veau d'or, l'épisode du versement du Sang de l'alliance ; on trouve ensuite une cheville rhétorique puis « ils virent l'El d'Israël » sur un pavement de saphirs⁸ : c'est un fragment ancien, dit-on... En effet, dans la tradition mosaïque, nul ne peut voir Dieu ; or dans cet épisode, tout le monde voit Dieu. Selon les savants, il s'agirait en fait de fragments anciens : on aurait collé cet épisode dans un endroit improbable. Yahvé ici, c'est le dieu du ciel bleu, de même qu'Amon-Rê est le dieu du lapis-lazzuli, ainsi que Marduk : quelle que soit la civilisation, un dieu particulier est associé au bleu, et donc au ciel bleu... C'est une représentation très archaïque, où El occuperait une position solitaire, unique, au-delà du ciel : il a le ciel sous ses pieds. Ce fragment pourrait être antérieur à 1050 et provenir du Nord, l'El d'Israël se baladant et se retrouvant dans le sud⁹. Au moment où les Sumériens inventent les mots, les syllabes naissent. Cette région fascinait les peuples du désert, car ils la considéraient comme une zone miraculeuse, baignée de deux fleuves en plein désert¹⁰. Les habitants de la région ont des troupeaux, donc une comptabilité et des archives, des scribes, des bibliothèques... Les rois apparaissent surtout comme des intendants, propriétaires de plus grands domaines que les autres et donc soumis aux taxes, dîmes... (pour le temple). L'urbanisation précède l'écriture. À Sumer on a retrouvé des inscriptions bilingues, où l'on peut lire en fait trois textes : le texte en sumérien (dans une écriture idéogrammatique), sa transcription en akkadien (qui appartient au groupe des langues sémitiques de l'Est) et sa traduction, toujours en akkadien. Une comparaison des textes fait apparaître que les Sumériens désignaient la divinité avec un mot que les Akkadiens transcrivaient en *An* et traduisaient par *Il* ou *Ilou*. Dans les langues appartenant au groupe des langues sémitiques de l'Ouest, on trouve le même terme avec une vocalisation différente : *El*¹¹. L'émergence du monothéisme en Israël pour Mark Smith est une rupture (dans la continuité) avec la tradition canaanite, les premiers Isaréliens étant des Cananéens. La religion d'Israël provient des anciennes religions du territoire.

Yahvé émerge comme divinité unique par deux processus : un phénomène de convergence (absorption d'autres divinités) et un phénomène de différenciation (« nous sommes différents des autres peuples »). Le Dieu unique finit par être le grand Pan (cf. Plutarque)

⁷Il « écrit avec le doigt »...

⁸Ex 24, 11

⁹cf. A. Lemaire (éd.), *Le monde de la Bible* : pas très bon sur la Bible, il est bien meilleur sur tout ce qui est moyen-oriental.

¹⁰NdlR : le Tigre et l'Euphrate : c'est le « Croissant Fertile ».

¹¹Cf. Yisreel (El est juste).

mais il est aussi marqueur de différence. Yahvé converge avec El, absorbe plusieurs caractéristiques de Baal et de son *asherah* (cf. cantique de Débora Jg 5, 2-3). On élimine un certain nombre d'aspects de ce qui a été aspiré : rien à voir donc avec le syncrétisme (on *embaale* tout...), mais on fait disparaître le sacrifice des enfants, le culte des hauts-lieux, le culte des morts. Le conflit est continué contre l'*asherah*, le dieu solaire... Le yahvisme serait l'élévation naturelle d'une divinité nationale qu'on trouve dans d'autres cultures au rang de dieu unique en Israël, puis de dieu unique au-dessus d'autres dieux (ce qui relève alors de la monolâtrie) : c'est une entreprise royale centralisatrice, menée par Ézéchias et Josias. L'unité du royaume demande en effet l'unité d'une divinité et donc l'unité du lieu de culte.

L'exil a causé un grand bouleversement des croyances. Mais pour l'instant, on est encore dans une tradition pré-exilique.

Yahvé est d'abord dieu guérisseur puis il prend les attributs de Baal en tant que dieu des combats, des armées¹². Aussi les conflits du VI^e siècle naissent-ils avec l'introduction du Baal phénicien. Comme un Baal étranger est introduit, on le voit d'un œil méfiant. Quel est son tort ? qu'il est Baal ? qu'il est étranger ? Il vient en tout cas troubler l'assimilation du Baal domestique.

La question de l'*Asherah*

L'*Asherah* est perçue comme pieu, comme symbole, emblème de Yahvé. On trouve un texte étrange en Jr 44, 17-19 : « nous brûlerons de l'encens à la Reine des Cieux », laquelle semble être l'Astarté syrienne ou l'Ishtar babylonienne. Et en Jg 2,13 on trouve l'expression : « pour servir les Astarté ». Quelques exemples complémentaires :

- Ex 34, 13, à propos des nouvelles tables de la loi : « Casse et mets-en pièces leurs autels, leurs pierres sacrées, écrase leurs *asherim* »
- Jr 17, 2 : « Même leurs enfants se souviennent de leurs *asherim* ».

S'agit-il d'instruments de culte (pour faire souvenir de la déesse Asherah) ou de représentations de la déesse (c'est Asherah) ? Quelques questions s'ensuivent :

- Y a-t-il eu passage d'Astarté à Asherah ?
- Y a-t-il eu résistance de ces vieux lieux sacrés : le cas échéant, cela expliquerait que les prophètes en parlent régulièrement.
- Que faire des traces d'un culte solaire de Yahvé, dans une adaptation monarchique de Roi Soleil ?

Les traces du polythéisme ont peut-être été effacées de nos textes à la suite de l'avènement de la monarchie de David. M. Smith, dans *The Early History of God*, adopte une position moyenne entre conservatisme et innovation. Voici quelques traits de cette position :

- La théologie biblique n'est qu'une vue partielle de la religion préexilique. Les théologiens exiliques et post-exiliques voient les choses de leur propre manière et créent une tradition sacerdotale : la tradition pré-exilique de fait est construite dans leur sens.
- La religion israélite appartient à une famille de cultes nationaux palestiniens qui inclut aux moins les Ammorites, les Moabites, les Edomites, et même peut-être les Philistins. Ainsi Dalila est-elle philistine et en même temps compagne d'un juge. Les Edomites semblent avoir voué un culte au même dieu qu'Israël (mais c'était l'El des Edomites...)
- La religion palestinienne appartient au spectre plus large des religions des Sémites de l'Ouest (Canaan, Syrie...) : Baal et Yahvé/El sont le même, mais décliné en Nord et

¹²Cf. l'histoire de Gédéon qui voit une dispute avec Baal et son autel cassé (Jg 6-7).

Sud.

- Cette tradition s'inscrit dans une tradition plus vaste, commune aux Sémites (Sémites de l'Est et de l'Égypte, de l'Afrique).

En Jos 24, 2, Josué réunit tout le peuple à Sichem et il est dit qu'« ils vénéraient d'autres dieux ». Peut-être y a-t-il un Yahvé de Samarie. Est-il vénéré sous la forme d'un chêne¹³ ?

En Gn 21,33, il y a un El du ciel et de la terre, et l'El ougarite est dieu de la montagne, des hauts-lieux (il est donc maître des hauts-lieux).

Quant aux Asherim, on lit Anat Yahou (Anat est une déesse cananéenne ; Yahou est le génitif de Yahvé) dans un papyrus du V^e siècle à Élephantine ; pensons aussi au serpent de bronze qui serait de la main de Moïse dans le Temple, mais qui en 2 R, 18,4 est détruit par Ézechias donc problème ; et en 23, on a le massacre des prêtres des hauts-lieux. À propos des sacrifices d'enfants, il faut penser au sacrifice de sa fille par Jephté (Haendel et Cherubini ont tous deux fait de cette histoire un oratorio) retransmis des rois En 2 R, 23,10, le temple de Baal Moloch est détruit par Josias, ce qui implique qu'un culte lui était rendu (cf. aussi bien sûr Abraham/Isaac).

Les polythéismes donc persistent en plein yahvisme triomphant.

La singularité du monothéisme

Le Livre

Des genres littéraires différents nécessitent des méthodes d'analyse différentes. Depuis le III^e siècle (Origène), on sait que les Psaumes sont un recueil poétique.

Se pose la question des livres historiques : des histoires, comme les livres de Tite-Live, sont des histoires. Les rédacteurs, compilateurs ne voulaient pas faire œuvre d'histoire au sens XIX^e (Ranke) ni même d'histoire tout court (avec le système des annales). Ces écrits doivent raconter l'intervention de Dieu dans l'histoire de son peuple.

Il en va de même pour le Nouveau Testament : les Actes des Apôtres ne prétendent pas être l'histoire des premières communautés chrétiennes, mais racontent comment Dieu a permis l'ouverture des portes de la foi aux païens et l'augmentation du nombre de fidèles. L'auteur des Ac (très probablement Luc) fait comme Tite-Live, Tacite... : il rapporte des discours en pensant à l'idée à exprimer plutôt qu'à la réalité de ce qui a pu être dit. Quant aux quatre Évangélistes, certains savaient qu'il y en avait d'autres mais ils ont quand même écrit ; de plus, la clôture canonique de ces textes est problématique : il y a des contradictions et pourtant on a gardé les quatre textes !!! On aurait pu écrire des vies de Jésus lisses, sans contradiction, (cf. Plutarque). On était capable de faire un texte unique, alors pourquoi ? Parce qu'on ne voulait pas faire une vie de Jésus !!! On a gardé l'« Évangile tétramorphe »¹⁴, donc ces textes ont un statut très particulier.

L'idée communément répandue de la révélation biblique faite un beau matin est un peu simpliste...

Cf. J. Bottéro, *Naissance de Dieu. La Bible et l'historien*, qui analyse le phénomène de l'émergence du monothéisme, de l'émergence de la conscience monothéiste en Israël.

¹³Cf. Gn 12,6 : chêne du devin, de Moré (séparation d'Abraham et de Lot).

¹⁴Expression de Pappias, II^e siècle.

Le culte du dieu soleil par Akhenaton

Qu'y a-t-il d'original et de profondément singulier dans le monothéisme, ou plus exactement dans le yahvisme ? Il n'y a pas beaucoup d'influence des hénouthéismes, à l'image du cas d'Akhenaton (1350-1334 av. J.C.). En fait, Akhenaton a fait deux choses importantes : il a déplacé la capitale de l'Égypte à Amarna et rendait culte au soleil à l'exclusion des autres divinités (il devait d'ailleurs être un peu fou, car il imposait des audiences en plein soleil !). Selon Freud, Moïse aurait été formé à Amarna... Mais peut-on parler de monothéisme dans le cas d'Akhenaton ?

- Était-ce une religion ? Non, puisque seul le pharaon rendait le culte. Une religion se définit par un clergé et des rites.
- Le pharaon étant dieu, l'unique célébrant était le dieu ! Le soleil est roi du ciel, le pharaon dieu de la terre. Il concentre aspects humain et cosmique.

Il n'y avait pas de règles morales particulières, pas de liturgie particulière. C'était un mouvement intellectuel, appuyé sur des mesures économiques et sociales contre les prêtres. Akhenaton a perdu : les prêtres le font assassiner, la capitale retourne à Thèbes, les cartouches sont martelés... La volonté du souverain d'éliminer la caste sacerdotale a rencontré ses limites.

Peut-être y a-t-il eu circulation de textes amarniens par les réseaux commerciaux phéniciens, mais ce n'est là qu'hypothèse. L'Hymne à Aton conservée ressemble au Psaume 104.

La grande différence est que Yahvé a un culte, un clergé (les Lévites), une morale sociale et individuelle (le Décalogue) ; Yahvé est plutôt tempête que soleil, c'est un dieu bruyant et c'est le Dieu de tous les peuples.

Zoroastre et Cananéens

Le yahvisme est-il proche du zoroastrisme ? Non, le zoroastrisme n'est pas un monothéisme, mais plutôt un dualisme ; c'est une religion qui a permis l'unité de l'Empire perse, ce n'était pas vraiment une religion de fidèles, comme le culte impérial à Rome.

Les religions cananéennes étaient-elles opposées au yahvisme ? Non, c'en est plutôt l'humus. De nombreux passages bibliques parlent d'autres divinités : elles existent, vagues, ce sont des divinités subordonnées à Yahvé. Que sont les Elohim : des anges ? des divinités subalternes ? Quelques textes sur la question :

- Ex 12,12 et Nb 33,4 : il est question de divinités égyptiennes comme si elles existaient.
- Jg 11,24 : Jephté aux Ammonites parle de Kemosh (le dieu des Moabites, pas des Ammonites) : les rédacteurs se sont-ils trompés, est-ce une vacherie pour dire que les Ammonites n'étaient pas indépendants ou bien quelque chose nous échappe-t-il ?
- Jos 24,2 : les Hébreux « vénéraient d'autres dieux »
- 1 R 11, 1, 8 : épisode des femmes de Salomon. Il a pu y avoir à Jérusalem d'autres temples pour d'autres divinités : Kemosh, Astarté, Milkom, Moloch...

Arrêtons-nous sur l'inscription de Sargon II, empereur assyrien. En 722, il fait le sac de Samarie ; il a pris les dieux en qui les Samaritains avaient confiance¹⁵. Les patriarches donnent plusieurs noms à Dieu : en Ex 6, 2-3, il est dieu de la montagne¹⁶ : c'était son nom

¹⁵Cf. Michée (fin VIII^e siècle) 4, 5 ; Ps 82 ; Dt 4, 19 : idolâtrie (refus de la figuration physique du dieu d'Israël) puis Dt 32, 8-9 : Israël peuple du dieu universel.

¹⁶Il est aussi dieu de la porte vers le ciel (notamment à Bethel)

antérieur. Yahvé est son nom nouveau. Tout est unifié sous le nom de Yahvé. Apparemment il y eut des Yahvé locaux (comme à Teman) : 2 S 15, 7-8. Donc il y avait un sanctuaire de Yahvé à Hebron, où David s'était fait proclamer roi d'Israël. À Shiloh, Yahvé est honoré comme dieu des armées, prenant ainsi les attributs de Moloch.

Le VII^e siècle : le grand ménage

Le Deutéro-Isaïe et le livre d'Esdras sont importants pour les années de l'exil. La minorité en exil se rattache à son dieu et à l'idée que son dieu est le seul dieu. Le monothéisme est un acquis. Les années 700-400 (*axial age*) voient la coexistence de grands penseurs, quelle que soit la région du monde : Confucius, les brahmanes, les grands cercles intellectuels indiens, Bouddha, et peut-être Zoroastre en Asie ; les grands historiens, le théâtre, la philosophie dans le monde grec. Ce sont aussi les années de l'exil pour le peuple juif puis de la construction du second temple. Babylone est le creuset des influences de l'Orient.

En 622, 18^e année du roi Josias (cf. 2 Ch 34), c'est la découverte du livre de la loi dans le temple de Yahvé, où il y avait des offrandes à Baal, Asherah !!! cf. 2 R 23.

C'est l'introduction d'un monothéisme pur et dur, le grand ménage : on justifie tout par les textes du Pentateuque, œuvre de Moïse.

Conclusion : le monothéisme juif à l'époque du Christ

Le judaïsme du I^{er} siècle est paradoxalement mal connu : Nouveau Testament (point de vue limité, partiel et partial), Flavius Josèphe (cf. P. Vidal-Naquet, *Du bon usage de la trahison*) ; il faut prendre ses précautions avec le Talmud et la Mishna, qui se caractérisent par une certaine nostalgie et des attaques contre le christianisme. La connaissance du judaïsme du I^{er} siècle est donc très lacunaire. Qumran a été très décevant car les manuscrits couvrent une longue période et sont écrits par des gens qui n'avaient aucun contact avec Jerusalem. Mais on fonde de grands espoirs sur les fouilles archéologiques.



Prochain Sénevé :



Orare humanum est

À vos plumes !